

FRANÇOIS UDRY



Mes
impressions de voyage
à Cabral
(République Argentine)
1907

1907

Mes impressions de voyage à Cabral (République Argentine)

Janvier 2. — Au retour de Sion, où des affaires m'avaient amené dans la journée, je trouve une lettre d'Albert, datée de Marseille, m'invitant à l'accompagner dans le voyage qu'il venait d'arrêter pour Cabral, et pour lequel il devait embarquer le 10 janvier. Ma réponse devait, en cas d'acceptation, lui parvenir pour le 31 sans faute. Il n'y avait donc pas à attermyer pour prendre la détermination.

Sidonie, qui m'avait remis la lettre en question avec un air presque narquois, fut avec Victor, naturellement consulté, sur la réponse que j'avais à donner. Supposèrent-ils que je n'aurais jamais pu me déterminer à entreprendre ce voyage, ou n'ont-ils pas, dans le moment, pesé les conséquences de mon départ ? Toujours est-il que leur réponse fut : « Fais comme tu voudras. » Je demandai également avis aux familles Cottagnoud et de mon frère Jos., comme si un plus grand nombre de conseils devaient mieux me tirer de l'embarras dans lequel je me sentais réellement. Toutes ces personnes me conseillèrent d'accepter l'invitation et quelques-unes même me félicitèrent des avantages qui m'étaient offerts. Mon télégramme à Albert, adressé le soir même, fut : « Accepte invitation, si présent arrive trop tard, avise par dépêche. Lettre suit. »

Je dormis très peu durant la nuit suivante, pourquoi ?

Janvier 3. — Après avoir, durant la nuit, pesé les conséquences de mon départ, tant au point de vue de mes affaires personnelles que des charges publiques (école, syndicat, juge) que je devais abandon-

N.-B.— Pour l'intelligence de ces notes, il est bon d'ajouter que, dans nos conversations avec Albert- il fut plusieurs fois question de ce voyage, sans cependant prévoir qu'il se serait exécuté dans un temps si rapproché.

ner, voyant d'autre part l'ennui que ma famille et particulièrement Victor laissaient entrevoir, je fus un moment tenté de contremander ma réponse de la veille. Pourtant un voyage de cette nature, dans les conditions où il m'était offert, l'invitation engageante, presque pressante, d'Albert, ne me permettaient pas de revenir sur ma détermination.

J'informai mes élèves du cours de répétition, puisque c'était jeudi, jour d'école, que probablement ce serait la dernière leçon que je leur donnerai dans l'année, devant m'absenter, sans toutefois leur indiquer le but de mon voyage. Et, le jour même, je m'occupai à me faire remplacer pour l'école.

La nuit du 3 ne m'apporta guère plus de sommeil que celle de la veille. Cependant j'éprouvai une certaine consolation de voir que Sidonie paraissait assez bien reposée.

Janvier 4. — Devant accompagner l'Inspecteur scolaire dans sa visite des écoles, j'en profitai pour solliciter de ce dernier l'autorisation de me faire remplacer comme instituteur du cours de répétition, ce qui me fut accordé avec des félicitations pour les avantages que j'avais de faire ce voyage. L'après-midi, à Sion, pour préparatifs de départ.

Janvier 6. — Dimanche, après avoir accompli dans la matinée mes devoirs religieux, j'emploie le restant de la journée à donner le dernier coup à mes préparatifs. Pour m'éviter beaucoup de visites, j'adresse par la voie des criées, au sortir des Offices, mes salutations aux autorités et aux habitants de la commune.

7 heures du soir. Accompagné de Victor et de Adolina, je me mets en route pour Sion, par un froid glacial. Après un moment de veillée chez le cousin Imbiederland, je vais passer la nuit chez le cousin Jn Fournier, qui a bien voulu mettre un lit à ma disposition. Mes bagages, ainsi que le tonnelet de vin que j'emporte, sont consignés le soir même.

Janvier 7. — Départ de Sion à 4 h. 43. Entre Vevey et Montreux je me sens indisposé, et ce n'est qu'après avoir rejeté un peu de bile que je me sens soulagé. A Genève, je dois avec regret quitter la bonne voiture chaude et rembourrée des C.F.F. pour entrer

dans un misérable wagon du P.L.M., chauffé seulement par des bouteilles. Train omnibus jusqu'à Lyon. A Bellegarde, j'éprouve un peu d'ennui à la douane à cause de mon tonnelet. Je m'en tirai en payant 8 fr. 45 de droit d'entrée. A Culos, visite d'un douanier qui me tâte les poches, me fait ouvrir ma valise et se retire en remerciant.

De Genève à près de Bellegarde, plus de neige; aux environs de Bellegarde, il s'en trouve encore une couche d'environ 10 cm. De Bellegarde à Culos, la campagne n'offre rien d'intéressant; la voie suit presque toujours le Rhône; quelque peu de vigne près de Bellegarde.

De Bellegarde à Ambérieux, la voie est généralement encaissée et la vue limitée, naturellement.

A Ambérieux : belle gare; départ à 11 h. 25.

De là : belle campagne, prés, champs avec verdure.

Arrivé à Lyon à 1 h. et d'où je ne dois repartir qu'à 5 h. 50, je descends au restaurant des voyageurs, non loin de la gare, pour me réconforter, car depuis mon départ je n'avais mangé qu'un sandwich. Je fus surpris d'entendre dans ce restaurant des personnes parlant patois. Je conclus que ce devait être des maqui-gnons. Après mon déjeuner, je me promène un peu dans les rues de Lyon. Il y fait une bise glaciale; l'aspect de la ville me paraît sombre et sévère.

De Lyon à Marseille, où j'arrive à 12 h. 09 de la nuit, le voyage s'effectue de nuit. Des deux voyageurs restés avec moi dans le compartiment, l'un a déclaré venir le matin de Paris et devoir repartir le lendemain pour Alger. Le second, en tenue de gendarme, m'invite à être prudent à Marseille, où dans aucune autre ville, ajoute-t-il, il n'y a autant de coquains. Ne vous inquiétez pas de vos bagages pour ce soir, mais prenez immédiatement l'omnibus qui doit vous conduire à l'hôtel, sans quoi vous pourriez risquer gros de vous faire voler et peut-être égorger, me dit-il en sortant.

Avait-il déjà remarqué que je n'avais pas l'habitude des villes ? A mon arrivée à l'hôtel de la Méditerranée, ma première action fut d'informer Albert. Le garçon qui me reçut ne put me donner aucun renseignement vaillant. J'insistai pour voir le registre des

étrangers. Albert ne figurait pas sur la liste des hôtes. Ne pas le trouver à l'hôtel qu'il m'avait indiquer, c'en était assez pour faire naître dans mon cerveau plus d'une supposition, après les assurances que je venais de recevoir à mon arrivée à la gare. Arrivé dans ma chambre, j'y trouvai du papier à lettre et des enveloppes; vite je m'en empare pour prévenir les miens de mon bon voyage et de mon arrivée à Marseille. Mais, pour ne pas devoir leur dévoiler mes ennuis de ne pas avoir rencontré Albert, je jugeai plus prudent de suspendre l'écriture de cette lettre et d'aller me reposer, bien que l'envie de dormir ne fût pas bien grand.

Réveillé de bonne heure, je traçai mon plan pour arriver à obtenir des nouvelles d'Albert. En sortant, la maîtresse et le patron de l'hôtel m'apprirent qu'Albert était parti, il y avait quelques jours pour Nice, d'où il devait revenir le jour même ou le lendemain et, pour me rassurer, ils me firent voir la malle et les autres objets de voyage lui appartenant. Enfin, pour plus de renseignements, je devais aller au Café Turc, où Albert était connu.

J'étais quelque peu rassuré, après ce que j'avais vu et entendu, mais pourtant pas entièrement, car les avertissements du gendarme n'étaient pas encore sortis de ma mémoire et, l'imagination aidant, le Café Turc ! un nom pas très rassurant, les effets d'Albert dans un vestibule, et non dans une chambre ! tout cela me faisait pour bien des points d'interrogation. Après quelques va et vient dans la ville, sur le quai du vieux port, je viens au Café Turc, dont l'ameublement et les personnes que j'y trouve m'offrent un contraste frappant avec l'enseigne de l'établissement.

La patronne à qui je m'adresse, une dame bien mise, à la figure avenante et gracieuse, complète les renseignements reçus à l'hôtel, en ajoutant que sa famille avait très bien connu Albert en Amérique, finit par me rassurer presque complètement. Cependant, je ne pouvais complètement faire disparaître l'idée qu'Albert pouvait avoir été victime d'un guet-à-pens, qui sait ?

Après avoir retiré mes bagages à la gare, je retournai, plus tard dans la journée, au Café Turc où

un habitué du café, M. Hofmann, zurichois d'origine, mais habitant Marseille depuis de longues années, et à qui Mme Desandré avait fait part de mes embarras, s'empressa d'entrer en conversation avec moi et s'efforça de me faire passer agréablement le temps en me faisant un peu visiter la ville. Je lui sais, encore maintenant, gré de son amabilité à mon égard; cependant je sus le lendemain que ce Monsieur avait quelque intérêt non pas, mais quelque raison de se montrer aimable.

Rentré à l'hôtel vers les 7 h. $\frac{1}{2}$ du soir, dans l'intention d'y prendre une tasse de café, je reçois la nouvelle de l'arrivée d'Albert. Je laisse à juger de ma joie à la réception de cette nouvelle et plus encore à la vue de celui-ci qui m'avait, sans le vouloir, causé tant de peine. Pourtant, je ne puis m'empêcher de le gronder de m'avoir ainsi laissé dans la peine à mon arrivée, et je crois bien qu'ici je lui ai dit des paroles méchantes qui l'ont offensé; cependant, selon lui, les patrons de l'hôtel devaient me renseigner en exhibant sa carte, puisque son nom ne figurait pas sur la liste des étrangers.

J'ai omis d'ajouter que ma première action du 8 janvier fut l'envoi à ma famille du télégramme : « Bien arrivé. »

La journée du 9 fut employée à compléter nos préparatifs du passage, à écrire à quelques parents et amis et à visiter un peu Marseille et le bateau « l'Espagne » que nous devions prendre le lendemain.

Marseille, qui est actuellement la deuxième ville de la France, en population, est une ville industrielle, active, avec deux ports de mer, dont le nouveau, le port des Anglais, passe pour un des plus importants de l'Europe. Une activité surprenante règne dans le voisinage des ports du moins, dans les rues, dès l'avant jour déjà. L'hiver y est généralement inconnu. Dans tous les cas la journée du 10 janvier, ensoleillée, ressemble plutôt à une journée de printemps qu'à une de l'hiver.

A 11 heures nous sommes sur le bateau « Espagne », capitaine Bélard, mais nous ne quittons le port qu'à 5 h. $\frac{1}{4}$.

La traversée du Golf de Lyon me fait payer mon premier tribut du voyage sur mer, cependant ce tribut n'est pas trop onéreux puisqu'il ne m'empêche pas à bien dormir. A 8 heures, le 11 janvier, arrivée en face de Barcelone, le bateau stoppe pour y prendre 100 passagers et émigrants. Libres de 11 heures du matin à 7 heures du soir, nous disposons de cette liberté pour faire en compagnie de Mmes Toupet mère et fille et de MM. Gautier père et fils, la visite de Barcelone, ce centre des républicains espagnols.

Barcelone, la ville la plus peuplée de l'Espagne, compte cependant moins d'habitants que Marseille, mais elle la surpasse au point de vue de l'esthétique de ses belles et grandes places publiques et de ses larges et propres rues. A citer entre autres monuments : celui de Christophe Colomb, érigé en 1712, non loin du quai, le Parc, le Jardin zoologique.

Au point de vue des places publiques, des larges et propres rues, Barcelone est la nec-plus-ultra que j'ai vue jusqu'ici.

Mais si la promenade à travers Barcelone nous procure de l'agrément, elle nous oblige aussi à délier le cordon de notre bourse, puisque du bateau au port on se rend en barque au prix de 2 fr. par place. Heureusement qu'au point de vue de la dépense j'ai un frère généreux qui y pourvoit à ma place.

Janvier 12. — A 12 h. Latitude nord $38^{\circ} 54'$, longitude ouest $1^{\circ} 49'$. Mer tranquille, temps magnifique. Notre temps est partagé entre la lecture et le jeu du piquet. Nous apercevons un moment à notre gauche les îles Baléares, puis plus tard, à notre droite, la côte d'Espagne. Avons passé de nuit devant Palos et Cartagène.

Janvier 13. — A 12 h. Latitude $36^{\circ} 05'$, longitude $7^{\circ} 28'$. Chemin parcouru en 24 h 333 milles.

A 2 h. du soir nous passons en face de Gibraltar dont nous apercevons les forts, nous voyons également Algésiras et d'autres localités. A gauche, les montagnes du Maroc, la ville de Ceuta, etc. Mer agitée, ciel un peu couvert. Tanger, accrochée au flanc de la montagne, s'est aussi laissée apercevoir. Sur le soir, toutes

les côtes disparaissent à notre vue et nous n'apercevons plus que ciel et mer dont les eaux ont pris une couleur verdâtre.

Janvier 14. — Latitude $32^{\circ} 31'$, longitude $12^{\circ} 28'$ ouest. Chemin parcouru, 332 milles. Lever du soleil, 7 h. 15, temps magnifique. Lecture, jeu de cartes, promenade sur le pont partagent mon temps.

Au dîner, on remarque plus d'animation que d'ordinaire. A toutes les tables on cause et on rit à haute voix. On paraît se réjouir du beau temps dont nous sommes favorisés.

Notre table composée jusqu'ici d'une famille belge, Mme et Mlle Toupet (B. Aires), de MM. Gautier père et fils (Paris) et des deux frères Udry, reçoit ce soir l'arrivée d'une Dame (?), artiste qui a demandé à être admise à notre table et qui, pour cette faveur, fait verser deux bouteilles de Champagne. Je me couche vers les 10 h., assez fatigué.

Janvier 15. — Longitude $17^{\circ} 11''$, latitude nord $28^{\circ} 40'$. Chemin parcouru, 337 milles. Le bateau devant faire escale à la Palmas dans la journée, je profite de la matinée pour tracer quelques mots à ma famille, afin de la rassurer sur notre voyage. Je leur compare le mouvement du bateau — et c'était mon impression du moment — à celui d'un berceau délicatement bercé par la mère ou la bonne d'enfant. Ma lettre n'est pas plutôt mise sous enveloppe que je commence à ressentir une indisposition qui me donne du bateau une toute autre sensation que celle que je viens de décrire. Nous approchons des Îles Canaries, la mer devient de plus en plus houleuse et mon malaise plus grand. Je dois à deux reprises me rendre aux toilettes pour ces motifs. Le bateau ayant jeté l'ancre à 3 h. $\frac{1}{2}$ et la tranquillité étant revenue, je puis encore me tenir debout et assister, curieux, à ce siège opéré par les colporteurs de la ville qui assiègent le bateau de toute part. Ce qui m'amuse un peu ce sont les plongeurs répétés que fait un gamin pour ramasser les pièces de monnaie que les passagers ont jetées dans la mer. Je me couche de bonne heure et me repose assez bien puisque je n'entends pas le départ du bateau qui a eu lieu à 1 h. du matin, m'a-t-on dit.

Janvier 16. — Latitude nord 25° , longitude ouest $18^{\circ} 51'$. Chemin parcouru en 11 heures, 156 milles.

Je me lève, toujours accompagné de mon mal de mer. Au lieu du café qui me répugne, j'avale un peu de rhum que nous avons emporté de Marseille; j'essaie de me promener sur le pont, mais je suis gagné par le vertige et j'éprouve une grande aversion pour la mer et je dois me remettre au lit. Au déjeuner, j'essaie de manger quelque chose, mais aussitôt je dois quitter la table et me rendre aux toilettes. Le reste de la journée je la passe sur mon lit sans pouvoir ni lire, ni fumer et encore moins manger. Sur le soir, le bateau ayant regagné le large, je parais moins balancé, j'essaie de me promener un peu. A l'heure du dîner, voulant faire bonne contenance, je me rends à table comme tout le monde; j'avale, en me faisant violence, un peu de potage que tous les passagers trouvent exquis, puis j'essaie de mordre à un morceau de poulet rôti. C'en est assez pour m'obliger à quitter prestement la table. Dans la journée nous avons franchi le Tropique du Cancer.

Janvier 17. — Latitude estimée $20^{\circ} 55'$, longitude $21^{\circ} 20'$. Chemin parcouru, 326 Milles. Ciel couvert, soleil invisible, voilà pourquoi le point est estimé et non observé. Je me sens un peu mieux, je puis prendre mon café et reprendre mon journal à partir du 15. Nous n'avons en vue toujours que le ciel et l'eau.

Janvier 18. — Latitude $15^{\circ} 58'$, longitude $23^{\circ} 46'$. Chemin parcouru, 328 Milles. Levé à 7 h., je prends un bain de mer. Le ciel est toujours brumeux. A $9\frac{1}{2}$ h. soit au $17^{\circ} 75'$ environ, nous faisons à notre gauche la rencontre d'un bateau à vapeur étranger à la S. G. T. M.

Janvier 19. — Latitude $10^{\circ} 58'$, longitude $25^{\circ} 58'$. Chemin parcouru, 326 Milles. Rien de particulier à signaler.

Janvier 20. — Latitude $6^{\circ} 03'$, longitude $28^{\circ} 04'$. Chemin parcouru, 320 Milles.

Janvier 21. — Latitude $1^{\circ} 17'$, longitude ouest $30^{\circ} 17'$. Chemin parcouru 315 Milles.

Janvier 22. — Latitude sud $3^{\circ} 34'$, longitude $32^{\circ} 51'$. Chemin parcouru 328 Milles.

Aujourd'hui je prends mon journal au 19 janvier. Durant ces trois jours, mon mal de mer ne m'a guère laissé plus d'envie d'écrire que de manger. Le 21 à 5 h. $\frac{1}{2}$ du soir, nous avons traversé la ligne de l'équateur, je me souviendrai l'avoir franchie couché sur mon lit. Aujourd'hui je déjeune sur le pont, d'une tasse de bouillon et de deux œufs à la coque, que l'aimable garçon Prosper veut bien m'apporter. Vers une heure, nous apercevons à une grande distance un voilier à 3 mâts, sinon que la mer et la voûte céleste.

Janvier 23. — Latitude sud $8^{\circ} 27'$, longitude ouest $35^{\circ} 21'$. Chemin parcouru, 329 Milles. Pas de changement dans ma santé. Vers les 2 h. $\frac{1}{2}$, à $2\frac{1}{2}$ Milles environ à notre gauche, rencontre d'un magnifique 3 mâts qui, par ses signaux, se fait connaître comme voilier allemand. Nous sommes à la hauteur de Pernambouc qui reste pourtant invisible. Le médecin, Dr Grodmange me fait prendre une potion $\frac{1}{2}$ nitrate, $\frac{1}{2}$ phosphate de magnésie en guise de purge et qui me fait effet; cependant je dois encore manger toute la journée sur le pont et ma principale nourriture est le bouillon. Albert me fait servir en plus du Champagne, ce qui paraît me faire grand bien. Cependant un coup de tangage au moment où je me promène me fait rejeter le bouillon et le reste. 9 h. du soir, il tombe quelques gouttes de pluie.

Janvier 24. — Latitude $13^{\circ} 22'$, longitude $37^{\circ} 54'$. Chemin parcouru, 331 Milles. Je me réveille avec un léger mieux, je prends un bain et ensuite une tasse de café. La mer calme, nous permet d'aérer notre cabine en ouvrant le hublot. Je déjeune de nouveau à table mais sans encore beaucoup d'appétit. Vers les 3 h. du soir nous apercevons un voilier à 4 mâts à notre droite, c'est-à-dire sur les côtes du Brésil que nous ne pouvons encore découvrir.

Janvier 25. — Vendredi, latitude $18^{\circ} 21'$, longitude $40^{\circ} 44'$. Chemin parcouru 349 Milles. Bien que je puisse me rendre à table, je dois m'abstenir de manger beaucoup. Cela ne m'est du reste pas difficile, car l'envie de manger n'est pas encore bien grande.

26 Janvier. — Latitude $23^{\circ} 33'$, longitude $43^{\circ} 56'$. Chemin parcouru, 363 Mille. C'est la plus grande mar-

che opérée jusqu'à ce jour. A mon lever je prends deux figues avec une gorgée de rhum coupé à l'eau. Je déjeune relativement bien et me sens mieux que hier. Je me sens comme renaître, car durant ces quelques jours écoulés je n'ai réellement pas vécu. Le Commandant nous annonce que vers les 4 h. $\frac{1}{2}$ la terre a été aperçue du signal, ce devait être une île du Brésil, mais les passagers ne voient toujours que le ciel et l'eau. Nous sommes à peu près en face de Rio de Janeiro et venons de franchir le Tropique du Capricorne. C'est le premier jour, dès le 15 du mois, que j'ai mangé avec appétit satisfaisant.

Janvier 27. — Latitude $27^{\circ} 42'$, longitude $48^{\circ} 31'$. Chemin parcouru 361 Mille. C'est dimanche, soit le dernier que nous devons passer sur la mer. Le temps est beau mais un peu chaud. Au dîner, le Commandant, selon l'usage, adresse une allocution aux passagers et les engage à penser par leur obole aux orphelins et veuves des marins. Cette souscription produit la belle somme de 410 francs. (Voir la teneur de cette allocution dans l'annexe).

Après le dîner, sur la demande d'Albert, un certain groupe de passagers sont admis à visiter la passerelle. Nous assistons de ce point à un magnifique coucher de soleil. L'astre grand et enflammé disparaît graduellement à notre vue en paraissant plonger dans la mer.

Janvier 28. — Latitude $31^{\circ} 51'$, longitude 53° . Chemin parcouru, 344 Mille. Me sentant assez bien, je me lève de bon matin afin d'assister au lever du soleil. Sur le pont je trouve M. Gauthier père, qui me dit que j'arrive trop tard pour voir le lever du soleil. Celui-ci s'est montré à 5 h. 20, puis fut voilé, me dit-il. Au bout d'un instant nous apercevons non loin du bateau, un ban de gros poissons (Dauphins) qui nous suivent assez longtemps. Vers les 8 heures, la mer devient tout à coup houleuse, soulève des lames qui par moment envahissent le pont du babord et imprime au bateau des mouvements de roulis et de tangage qui commencent à avoir de l'effet sur les moins solides passagers. De ce nombre, je maintiens en cette occurrence ma réputation en allant rendre compte de mon déjeuner, je laisse à deviner où. Je m'étais un mo-

ment figuré que j'étais vainqueur de la mer, mais force m'est de me déclarer encore une fois vaincu par elle.

Janvier 29. — Mardi. Mon frère Albert quitte la cabine avant moi et m'annonce au retour que le rivage de l'Uruguay est en vue. Cela contribue à me faire secouer ma torpeur. Le calme de la mer me permet de monter sur le pont à 12 h. Latitude $34^{\circ} 59'$, longitude $57^{\circ} 41'$. Chemin parcouru, 333 Mille. A 12 h. $\frac{1}{2}$ nous passons en face de l'Île Floris ou Île des fleurs, qui contient sur un rocher paraissant aride, un phare et quelques bâtiments. C'est dans cette île que se font les quarantaines en cas d'épidémie à bord des bateaux venant d'Europe ou de toutes autres régions, mais se dirigeant sur Montévidéo. Pourquoi cette île porte-t-elle le nom de Floris, alors qu'elle paraît aride et improductive ? Au reste toutes les côtes jusqu'à une certaine distance de la mer sont arides. Ici ce sont des rochers nus, là ce sont des plages aux bords de sable ressemblant à du sel. Seuls quelques arbustes se montrent çà et là. A peu de distance de Floris, dans la direction suivie par le bateau, le regard rencontre une autre nature. Il aperçoit Montévidéo et ses environs. D'abord, droit en avant, un monticule sur lequel se trouvent des forts ; c'est, dit-on, ce mont qui a donné le nom à la ville Montévidéo, en langue du pays (mont je t'ai vu), cri échappé de la bouche des premiers navigateurs en apercevant la terre ou la montagne. Au pied du mont, à droite, commence la ville qui s'étend très au loin. On aperçoit des rues bien dessinées, des arbres et de la verdure.

Enfin à 3 h. 40 du soir, le bateau jette l'ancre à environ 20 minutes du port, la hauteur des eaux ne permettant pas de s'en approcher davantage, paraît-il, car nous sommes non plus dans les eaux de la mer mais dans celle du fleuve La Plata, eaux tout à fait jaunes. Après la visite de la santé, nous prenons place sur un petit canot à vapeur qui nous transporte dans la ville de Montévidéo, capitale de l'Uruguay. Je me sens comme revivre de mettre pied à terre et de me retrouver au milieu de la végétation, de la verdure. Pour mieux visiter la ville nous prenons une voiture qui nous conduit à toutes les places intéressantes en

passant toujours dans des rues différentes. Un peu en dehors de la ville nous voyons, qui l'aurait cru, une treille de vigne en plein feuillage. des figuiers, des pêchers, des pruniers couverts de feuillage et de fruits, du maïs en floraison, etc., etc. Quel régal de manger au dîner, que nous prenons à l'Hôtel des Pyramides, des pêches fraîches et du fromage du pays ressemblant comme fabrication à ceux de nos montagnes et comme goût à ceux des montagnes de Nendaz. Rentrés à 11 h. du soir à bord du bateau « Espagne », il me semble avoir plus vécu dans cette demi journée que durant les 10 jours précédents. La nuit s'écoule longuement, car il m'est impossible de pouvoir dormir à cause du bruit et du mouvement causé par les deux grues qui travaillent toute la nuit au déchargement des marchandises à destination du port de Montévidéo..

Janvier 30. — A 5 h. $\frac{1}{2}$ du matin, le bateau s'ébranle enfin pour poursuivre sur les eaux jaunes de La Plata, son chemin vers le port de Buenos Aires. Un peu de vagues, j'espère qu'elles ne deviendront pas assez fortes pour me redonner le mal de mer. Nous faisons nos malles en vue de notre débarquement. A 4 h. du soir, nous touchons enfin au terme de notre traversée. Une de nos premières actions après nous être un peu débarbouillés à l'Universelle, fut d'adresser à ma famille la dépêche suivante : « Udry Ardon. Jean, signifiant comme convenu, bien arrivés. » Cette dépêche fut remise à 5 h. 55 du soir, le 30 janvier.

Janvier 31. — Nous visitons un peu la ville et sur notre parcours nous avons l'occasion de rendre visite à Marie Coudray, que son père nous avait recommandé de voir; elle ne veut pas se souvenir de nous, ni même de notre maison.

Février 1er. — Prévoyant de ne pouvoir remettre directement toutes les lettres qu'on m'avait confiées pour des connaissances du pays, je les adresse par la poste.

Février 2. — Resté à l'Hôtel pendant qu'Albert va voir une connaissance, je reçois la visite de Mme Stéphanie Papilloud, alliée Broccard, et de notre cousine Joséphine Graujat, née Papilloud. Je suis harcelé de demande de nouvelles du pays et comme je leur en

demande à mon tour sur des connaissances que je sais à Buenos Aires, celles-ci me proposent d'aller voir Ernest Nançoz, que j'étais chargé de saluer. Nous le trouvons à son usine avec son associé Claude Gaillard, à Yatay 745. Nous imaginons une petite plaisanterie; laissant en arrière mes deux compagnons, je m'avance vers Nançoz que je reconnus et demande de l'embauche. Me toisant du regard et comme pour me faire entendre qu'il connaissait ma pensée, M. Nançoz me répond : aujourd'hui on embauche pas, car nous ne travaillons pas. Puis le reste....

Février 3. — Dimanche : Nous tâchons d'entendre un bout de messe; dans la matinée nous recevons la visite de notre cousin François Moren et de Evéquoz Tobie, puis nous partons pour la Plata. Ma fatigue du voyage ne me permit pas de jouir réellement de nos promenades.

A notre retour, nous retrouvons Fçois Moren, qui vient nous prendre pour aller dîner chez lui, ce qui nous a fourni l'occasion de faire connaissance de son épouse et de sa fille que nous avons trouvées bien charmantes. Après le dîner, comme il avait été convenu, nous nous rendons chez Joséphine Papilloud, où nous attendaient Pierre Germanier avec sa fille Bertha et Evéquoz Tobie. On passe la journée ensemble à causer du pays. Là, nous faisons connaissance de trois des enfants de Jos. Papilloud.

Février 4. — Lundi : Pendant qu'Albert s'occupe de nos préparatifs de départ, je reçois la visite de Mme Joséphine Fumeaux alliée Allo, qui me force la main pour aller faire connaissance de sa famille à la Flores, à trois quarts d'heure de tramway.

A 4 h. 10, nous partons par l'express pour Cabralo, où nous arrivons vers les 8 h. le lendemain.

Albertito Louis et quelques connaissances d'Albert attendaient notre arrivée à la gare. Le soir, après le dîner, concert devant la maison par la musique de Cabralo, à laquelle se sont joint nombre d'amis, en l'honneur du retour du fondateur de Cabralo, village qui compte, après dix ans d'existence, environ 800 habitants. Parmi les amis d'Albert, j'eus l'occasion de rencontrer deux Messieurs qui parlaient le français.

Je ne pus m'empêcher de leur exprimer le plaisir que j'éprouvai à la vue des grands témoignages d'amitié dont mon frère était l'objet. C'est le moins que nous pouvions faire pour le fondateur du village, me répondit l'un d'eux. Il va sans dire qu'ici, comme ailleurs, on ne se retrempe pas dans l'amitié sans tremper sa langue dans quelque consommation. Quelques douzaines de bouteilles de bière servirent à arroser ce repiquage de bons sentiments. Dans l'après-midi Albert me fait visiter en suki une partie de sa colonie; nous voyons aussi son bétail bovin et ses chevaux.

Février 6. — Il n'est peut-être pas superflu d'ajouter que parmi les amis qui nous attendaient à la gare, lors de notre arrivée, se trouvaient le Juge de Cabralo, un Argentin, et le Docteur, un Italien.

Février 6. — Dans la matinée, nous visitons une batteuse qui travaille aux champs et, dans l'après-midi, nous nous payons une chevauchée à travers les luzernières étendues de la colonie.

Impressions de voyage

Je ne crois pas devoir avancer plus loin dans mon séjour à Cabralo avant d'ajouter quelques notes sur mon voyage de Buenos-Aires à Cabralo. Se succèdent à notre vue : d'abord de jolies villas entourées de fleurs et d'arbres fruitiers, des plantations de pêcheurs et d'abricotiers si grandes qu'on dirait des forêts, des champs de maïs... fleurs pâlies des luzernières où paissent des troupeaux d'animaux, vaches, bœufs et chevaux. A mesure que nous avançons la campagne semble perdre de sa beauté; ce sont des campos qui s'intercallent entre les champs de maïs, passablement maltraités par les sauterelles, et les champs de lin, dont la récolte est enlevée, puis toujours quelques luzernières. Mais, en général, la campagne paraît fatiguée, soit par suite du passage des sauterelles, soit par suite de la sécheresse. Les troupeaux d'animaux que nous apercevons paraissent en mauvais état. Enfin, la nuit arrivée, force nous est d'arrêter nos remarques. L'heure du dîner annoncée, nous passons au restaurant où nous restons jusque vers les dix heures, heure à laquelle nous allons nous mettre dans notre lit, que nous quittons vers les 5 h. $\frac{1}{4}$ afin de nous préparer

pour notre arrivée à Villa-Maria, où nous devons changer de train. Ici, j'ai l'occasion de voir et d'entrer dans ce buffet où Albert a travaillé tant d'années et où il me fait remarquer une dalle portant encore l'empreinte de ses souliers.

Je ne puis m'empêcher de consigner ces petits détails qui me causent une certaine impression. Aurais-je jamais cru de voir ces lieux où j'avais adressé tant de lettres à mon frère ?

De Villa-Maria à Cabralo, la campagne paraît moins triste; nous voyons quelques bois et beaucoup de luzernières qui présentent de la verduree.

Février 7. — Il pleut un peu ce matin, je termine ma lettre à ma famille. Après le déjeuner nous faisons, avec Albert, une sortie à cheval qui nous prend presque tout l'après-midi.

J'éprouve un sensible plaisir de chevaucher, tantôt à travers les luzernières, où l'on rencontre vaches et chevaux, tantôt à travers champs où des groupes de deux à quatre meules de blé ou bien des piles de sacs de blé font saillie sur la plaine étendue.

Février 8. — Après avoir avalé chacun un gros verre de lait fraîchement tiré, nous sortons en voiture et nous poussons jusqu'à la limite sud-ouest de la propriété d'Albert, soit vers le point appelé la Palestine... et, au retour, nous voyons la deuxième machine qui bat le blé. Cette course nous prend le temps jusqu'à 11 heures, malgré l'allure trotteuse du coursier qui nous emmène. J'ajouterai à ce propos que, dans ce pays, l'on ne connaît que la marche au pas d'un cheval attelé à une voiture et que les chevaux sont meilleurs trotteurs, plus endurants que chez nous.

Après le déjeuner, sieste de 2 à 4 heures. Sortie au village. Nous allons rendre la visite au juge Fçois Ferrayra qui nous reçoit courtoisement.

Février 9. — Albert devant rester à la maison, je pars seul en course à cheval jusqu'à 9 h., heure à laquelle, sentant mon verre de lait digéré, je reviens prendre le café, après quoi je me remets en selle et vais, plan en main, faire la reconnaissance des lots de 1 à 8 inclusivement, qui sont en luzerne. Après la sieste nous nous rendons à pied vers l'Arroya où l'on

travaille à placer des allombrados, clôture en fil de fer. Au retour, on me remet la lettre de Victor datée du 18 janvier et par laquelle j'apprends que tout va bien à la maison. Tant mieux ! Durant la nuit, la pluie tombe fortement, accompagnée de la foudre. On se réjouit de cette ondée, car l'humidité fait défaut.

Février 10. — Sortie à cheval avec Albert et Louis. Avec ce dernier nous ne rentrons qu'à 11 h. $\frac{1}{2}$ pour le déjeuner. Nous vidons aujourd'hui une bouteille de champagne. Je me demande pourquoi cet extra ? Serait-ce à propos du dimanche gras ? Mais non, c'est pour rappeler le mois, soit les 30 jours dès notre embarquement à Marseille. Après le déjeuner, en voiture jusqu'à Luca, à 9 km. à l'ouest de Cabrato, petit village comptant 5 à 6 maisons, où l'on vient de créer une station de chemin de fer.

Février 11. — Lundi. Albert devant rester à la maison, je sors seul à cheval dans l'intention de poursuivre la reconnaissance de la colonie. Une mésaventure, qui aurait pu avoir des suites fâcheuses, m'était réservée dans cette promenade. Arrivé à l'angle des numéros 18 et 20, je renonçai à aller plus loin et résolu de rentrer au village par le chemin longeant la colonie au sud, c'est-à-dire à l'opposition de celui que j'avais suivi jusqu'ici et, pour gagner ce chemin, j'empruntai une servitude ou chemin latéral entre les numéros 18 et les 20 et 29. Arrivé non loin de la maison occupée par le colon du lot numéro 17 (La Caporra), je vis venir dans ma direction une voiture qui donna l'éveil à deux gros chiens de la ferme qui vinrent en aboyant poursuivre la voiture. Je me demandai si c'était bien prudent d'affronter la rencontre de ces deux dogues qui ne paraissaient pas des plus doux. Voyant que la voiture en question n'avait pas été poursuivie bien longtemps et comptant, au besoin, sur la vitesse de mon cheval, je continuai ma route. En toute chose il en coûte pour apprendre; au lieu de mettre mon cheval au pas à la rencontre des deux chiens, ce qui ne les aurait pas excités, je le fis trotter. Les deux animaux me reçoivent en aboyant, en courant autour de mon cheval et en faisant mine de vouloir se jeter sur mon coursier. Peu rassuré de cette compagnie et voulant m'en débarrasser au plus tôt, je lâchai les ren-

nes de mon cheval qui se mit à galopper avec une telle force que bientôt mon chapeau vola en l'air et que je perdis mes deux étrières. Les deux féroces bêtes continuaient à nous poursuivre avec rage, mais sans plus aboyer. L'instinct de mon cheval me délivra de ces trop peu aimables compagnons. Après avoir fourni une course affolée sur le chemin, et sentant que les deux chiens continuaient à nous suivre, mon cheval coupa à travers champs; il avait au reste libre carrière, car je n'avais d'autre souci que de me tenir en selle. Bientôt je m'aperçus que les deux féroces chiens commençaient à perdre du terrain sur mon cheval et, finalement, à nous lâcher tout à fait en retournant à la ferme. Combien de temps avait duré cette chasse, je ne saurais le préciser; toujours est-il que mon cheval avait fourni une bonne traite, puisque je ne pouvais plus apercevoir l'endroit où mon couvre-chef m'avait quitté.

M'orientant au milieu de cette plaine de champs, j'aperçus à une certaine distance une batteuse qui me parut être celle auprès de laquelle je m'étais rendu la veille en compagnie de Louis. Après avoir laissé reposer un instant mon cheval, je m'y dirigeai dans l'espoir d'y trouver à emprunter une coiffure pour rentrer au village, car je n'avais guère envie de retourner à la recherche de mon chapeau. Je ne m'étais pas trompé, c'était la batteuse de M. Bonda qui travaillait et qui employait heureusement un pion italien parlant un peu le français, à qui je pus conter ma mésaventure. A l'instant celui-ci s'offre d'aller avec ma monture à la recherche de mon chapeau et M. Bonda, après m'avoir donné une casquette, m'engagea de monter dans sa maison ambulante et d'accepter un peu de viande rôtie et un verre de vin. Je n'avais guère envie de manger... cependant j'acceptai et je trouvai cette viande grillée à la braise bien bonne. Au bout d'un moment le pion revint apportant mon chapeau. Jugez de ma joie. Un autre pion rajusta la selle de mon cheval et, après avoir remis 6 centavos au pion qui avait retrouvé mon chapeau, je me remis en selle et rentrai au village en regagnant le même chemin que j'avais suivi pour en sortir. J'avais hâte au déjeuner, de faire part à mes hôtes de la mésaventure qui

m'était arrivée. Albert me dit que tout l'ennui que j'avais éprouvé était la conséquence de mon inexpérience de la vie d'Amérique; ma faute était d'avoir mis mon cheval au trot lors de la rencontre des chiens. Dans l'après-midi nous sortons en suki dans la colonie.

Février 12. Mardi gras. — Un fusil et des munitions ayant été mis à ma disposition, j'entreprends, pour la première fois de ma vie, une partie de chasse; mais j'en reviens bredouille. Cinq lièvres se sont moqués du chasseur et de son fusil. J'en conclus que chasser le lièvre sans chien c'est chasse bien peu fructueuse, sinon nulle. Cependant ma conclusion devait porter à faux. Après notre sieste, nous sortons au village où il y a course aux rubans. A notre rentrée pour le dîner nous trouvons M. Paul Saudan de Martigny, venu en visite, ce qui nous donne l'occasion de vider une bouteille de Champagne avant de nous coucher.

Février 13. — Soleil radieux. Après la soupe que nous prenons en place du café, nous sortons dans la campagne, Albert et moi, en suki et Albertito et M. Saudan à cheval. Dans le numéro 4, nous capturons un levreau qui se laisse prendre, non pas à coup de grenaille, mais sous la roue du suki. Ce qui vaut une saillie de rire dont je fais les frais, puisque je portais le fusil.

Février 14. — Jeudi. Je me lève un peu tard (7 h.) et manque ainsi mon lait chaud. Je me rends avec Albert au numéro 5 voir les faucheuses. J'ai emporté mon fusil et, en trois coups, j'abats trois perdrix. Ce sont mes premiers succès dans la chasse. Dans l'après-midi j'écris à Pierre Germanier, à Joséphine Fumeaux et à ma famille. Vers les 5 h. $\frac{1}{2}$ j'abats de nouveau deux perdrix au numéro 5. Le thermomètre a indiqué aujourd'hui 31 degrés à l'ombre. Aujourd'hui sont sorties de l'estance 60 vaches grasses.

Février 15. — Nous nous rendons en voiture à Villa-Marie en passant par Villa-Nueva; ces deux localités ne nous séparent que par le Riobercero (rivière). Dans ce dernier village, Albert ayant fait la rencontre d'une personne avec qui il doit s'entretenir un instant, un agent de police profite de notre arrêt pour venir

réclamer le paiement de la taxe légale sur le droit de passage. Albert s'exécute de bonne grâce. Un peu intrigué de cette affaire, j'en demande explication. C'est un impôt que les communes ont le droit de prélever sur les véhicules qui passent dans les localités.

Villa-Maria, village de 8500 habitants environ, selon le dire de M. l'intendant, un Tessinois, possède de beaux bâtiments, mais le vaste emplacement de la gare, couvert de grosses herbes et situé presque au milieu du village, lui donne un cachet de négligé.

La chaleur y est suffoquante aujourd'hui et nous détermine à demander une chambre pour notre sieste. Avant de quitter Villa-Maria, nous visitons les vastes magasins (La Abondance), des frères Vionet de Monthey, dirigés par M. Ernest Saudan de Martigny, intéressé. M. Saudan nous dit que la maison a une rentrée moyenne de 1500 tonnes par jour ; que 400,000 piastres environ de marchandises se trouvent régulièrement en magasin et que la maison a plus de 1200 clients inscrits sur ses registres. Ces données me donnent une idée de plus du grand pied sur lequel se traitent les affaires dans ce pays. Nous faisons notre rentrée en partie de nuit et arrivons à Cabral à 8 h. 10.

Février 16. — Samedi. Dans la matinée nous faisons la tournée en voiture dans les numéros 3, 4 et 7. Mon fusil y est porté sans fruit, non faute de gibier, puisqu'au numéro 4 deux beaux lièvres se moquent de moi, mais faute de pouvoir l'atteindre. Le thermomètre indique 30 degrés Réaumur à l'ombre, à midi. Pour marquer que je ne suis pas le dernier des Nemrods, je note que dans la soirée j'ai réussi à tirer un lièvre, que j'apport tout triomphant à la maison.

Février 17. — Dimanche. Premier dimanche de Carême, jour de grandes distractions en ce pays et qu'on désigne sous le qualificatif de « enterrement du Carnaval ». A Cabral, une commission est chargée d'organiser un corso en voiture et un bal de nuit.

Invité à participer à ces distractions, je m'amuse, comme tout participant, à lancer des rouleaux de ruban en papier colorié, appelés serpentins, et je reste en outre de 11 à 2 h. $\frac{1}{2}$ à regarder la danse qui s'exécute tout différemment que chez nous.

Février 18. — *Lundi.* Après 9 heures, j'entreprends, en compagnie de M. Paul Saudan, venu la veille, une partie de chasse. Notre battue nous rapporte le maigre fruit d'un batitou, d'une perdrix et d'un pigeon sauvage. A 3 heures de l'après-midi, le thermomètre indique 34 degrés à l'ombre et 49 au soleil; aussi avec quel soin on évite les rayons de ce dernier. C'est un des jours le plus chaud depuis mon arrivée. Aussi, pour raison de chaleur, nous ajournons notre voyage à Cordoba.

Février 19. — *Mardi.* Je fais une promenade à cheval du côté du nord, jusque près du bois de Yiouca et je rentre à 9 h. $\frac{1}{2}$. On apporte l'arithmétique dont l'envoi a été annoncé par la lettre de Victor. Ce livre a mit onze jours de plus que cette lettre pour franchir la distance. Albert m'apporte la liste des numéros gagnants à la loterie nationale où je vois figurer mon numéro, 3518, qui me vaudra 12 piastres. A déjeuner nous mangeons des raisins reçus par Louis de ses parents. A Rio Cuarto j'en ai trouvé des rouges dont la forme de la grappe et du grain, ainsi que le goût ont beaucoup de rapport avec notre Dôle. C'est, paraît-il, d'un plant importé de France.

Février 20. — La seule chose à signaler : la tombée d'un peu de pluie.

Février 21. — *Matinée :* sortie à cheval. L'après-midi j'assiste à la sortie de 12 vaches vendues au boucher ; je suis un peu surpris de voir comment on sort ces bêtes du troupeau à la course du cheval. La nuit, il pleut.

Février 22. — La pluie ayant cessé, nous allons dans l'après-midi voir l'installation d'un moulin à vent dans le voisinage.

Février 24. — Rosée blanche au matin, promenade en suki.

Février 25. — Arrivée d'un frère de Louis, M. Charles, qui se rend au Collège national à Parana, pour l'obtention du brevet supérieur d'enseignement. Son passage nous vaut de manger de bons raisins rouges ressemblant à nos Cortaillod et d'excellentes poires dans l'espèce des Williams. Pour encourager

Louis dans ses études, Albert lui promet une bonne montre en or s'il réussit à obtenir le brevet supérieur.

Février 26. — Mardi. Dans la matinée je me rends avec 5 autres employés au numéro 8 pour la sortie de 35 chevaux qui sont conduits au numéro 4 avec les vaches. Cette opération est amusante pour celui qui la voit pour la première fois, mais pas toujours facile pour les personnes chargées de détacher les animaux du troupeau. Aujourd'hui, quelques animaux seulement ont dû subir le redoutable lasso. Les trois chiens qui nous accompagnent prennent trois lièvres : l'un à la course et les deux autres sur leur gîte de sommeil. M. Charles nous quitte dans l'après-midi.

Février 27. — Le temps est radieux; nous faisons une sortie en suki; comme fruit de chasse, je ne réussis à prendre qu'un batitou. Dans l'après-midi, la température est lourde, les mouches sont méchantes. Je reçois une lettre de Jos. Pillet. Le thermomètre indique 34 degrés à l'ombre. Je passe la nuit à peu près sans pouvoir dormir.

Février 28. — Dans la matinée l'orage éclate; les éclairs sillonnent les nues et une pluie torrentielle tombe jusque vers les 7 heures.

La capitale d'aujourd'hui estime la production du vin pour 1907, pour la province de Mendoza à 900,000 bordelaises, soit environ 180 millions de litres. Après-midi nous faisons une partie à cheval à travers plusieurs portraires. Au numéro 4 nous trouvons une vache morte paraissant tuée par la foudre de la veille.

Mars 1er. — Matinée brumeuse; sortie à cheval dans les lots 4 et 6. Rentrés à 10 heures, nous arrêtons le jour de notre départ pour le 15 avril par le bateau « Les Andes » et j'en informe ma famille. Après-midi, sortie au village, visite de quelques magasins, entre autres du hangar à blé de M. Beltramone. Ce dernier nous dit qu'il a acheté environ 100,000 quintaux de blé cette année.

Mars 2. — Des affaires appellent Albert à Villa-Maria; je passe la journée à chevaucher, accompagné d'un pion, le petit Firman.

Mars 3. Dimanche. — Après notre chevauchée du matin, je lis le journal assis dans ma chambre; en ce moment le passage du train de charge attire mon attention et j'y compte 50 wagons. Albert en avait compté un jour 53. Les trains de charge circulant le dimanche et avec des convois tels que celui que je viens de signaler prouve l'importance du trafic en ce moment. Dans l'après-midi nous faisons en voiture une tournée du côté de la Palestine.

Mars 4. — Rien de particulier à signaler.

Mars 5. — Au moment de monter en suki pour une partie de chasse aux canards, dans la lagune du numéro 19 où nous en avons vu en quantité en revenant la veille, arrive Jos. Pillet venant en visite. Après l'avoir présenté à Albert et aux autres personnes de la maison, je l'engage à m'accompagner à la chasse, ce qu'il accepte de bon cœur. Mais nous revenons sans fruit de notre expédition. Après le déjeuner nous sortons au village avec Pillet. Il y a juste un mois aujourd'hui que nous sommes arrivés à Cabral. Je trouve que les jours se sont bien vite écoulés, bien que je pense souvent aux miens, que j'estime un peu négligents dans la correspondance.

Mars 6. — Après le café, Albert et Jos. Pillet sortent en voiture et moi à cheval.

Mars 7. — A 7 heures, nous partons (Albert et moi) en suki, après avoir dit adieu à Jos. Pillet, pour une visite à M. Paul Saudan et famille dans sa propriété non encore baptisée. Le brouillard épais qui nous environne ne nous permet pas de jouir d'une vue très étendue dans notre voyage. Un pion, le petit Firmin, conduisant le cheval de rechange, nous précède à cheval, ouvrant et refermant les portes de clôtures que nous sommes obligés de traverser. Cette sortie me donne l'occasion d'étudier un peu les mœurs des habitants de la campagne. Le chemin ne paraissant pas très sûr, à un moment donné, Albert s'adresse aux habitants d'une estance que nous trouvons sur notre chemin. M. Lopez, le chef de la maison, très empressé, nous indique la direction à suivre et, pour plus de sûreté, envoie un de ses pions accompagner le nôtre jusqu'au point d'où nous ne pourrions plus

nous égarer. A 9 h. $\frac{1}{4}$, soit après une course de 2 h. $\frac{1}{4}$, nous sommes chez M. Saudan qui nous reçoit très bien.

J'y fais connaissance de son père infirme et de sa sœur. Pendant que le déjeuner se prépare, M. Paul nous fait visiter ses bâtiments, ses corals, les bains pour le lavage des moutons ainsi qu'une partie de sa propriété. Celle-ci ayant quelques lagunes d'assez grande étendue, il y fait des canaux de dessèchement dont les effets peuvent être constatés. Nous voyons également ses deux troupeaux de moutons, l'un de sujets anglais d'origine, l'autre de 600 environ, de créoles, parmi lequel se trouvent quelques béliers importés.

Les sujets importés, nous dit M. Paul, reviennent à 50 piastres les béliers et 30 piastres la brebis.

Le déjeuner qu'on nous sert me donne l'illusion d'être à Vétroz, car j'y mange comme plat de résistance du jambon salé avec des choux et des pommes de terre. J'apprends par la conversation qui s'engage que le lard provenant de porc engraisé exclusivement par la luzerne n'est guère mangeable et repoussé des bouchers. A 3 h. $\frac{1}{2}$ nous quittons la famille Saudan et à 4 h. $\frac{1}{2}$ nous arrivons à la maison du père du commissaire de police de Cabral, où Albert se croit obligé de faire arrêt. L'accueil sympathique que nous recevons dans cette famille me donne une preuve de plus que le campagnard argentin est très hospitalier et très serviable.

Le père, un petit vieillard à la barbe vénérable, aux jambes courtes et tordues, mais au cœur droit, m'offre un cigare de sa préparation et nous engage plus d'une fois, à passer la nuit chez eux.

En sortant de cette maison, j'emporte la conviction que le savoir vivre, que les règles sociales ne sont pas du domaine exclusif des Européens.

Mars 8. — J'entends de mon lit que le temps est crécheux et fais grasse matinée. La sortie n'étant guère possible, vu la pluie et la boue, je travaille en chambre au relevé de mes notes de voyage et à écrire une lettre au cousin Louis.

A 11 heures un train de charge passe devant mes yeux et j'y compte 50 wagons.

Mars 9. — Albertito et Louis s'étant rendus à la foire de Rio-Quarto, nous nous trouvons à quatre personnes pour le déjeuner. Nous vidons une $\frac{1}{2}$ bouteille de champagne. Il pleut toute la journée. A 6 h. 35 nous partons, Albert et moi, pour Rio-Quarto où nous arrivons à 8 heures. Les deux jeunes gens nous attendent à la gare.

Mars 10. — Dimanche, Louis nous invite à prendre le café chez son père, un instituteur qui nous présente sa famille : deux demoiselles et un jeune garçon, moins sa fille aînée retenue au lit pour accouchement et le fils aîné absent de la maison.

M. Découvét nous fait également visiter ses salles d'écoles où il a reçu jusqu'ici 147 élèves. En quittant la famille Découvét, nous visitons un peu la ville nous voyons la cathédrale, bel édifice, la place d'en face bien entretenue, le collège en construction, bel et vaste édifice dont le devis s'élève à 450,000 piastres. A 2 heures nous nous rendons sur le lieu de foire, appelé ici A Pernates. Les foires d'Amérique sont toutes différentes de celles de chez nous. Les animaux exposés y sont vendus par lot, bien rarement par pièce, et à l'enchère présidée par un crieur appelé rematadeur, Albertito achète à cette foire deux lots comprenant en tout 290 pièces de vaches, veaux (86) et torreros.

A 4 heures, Albert et moi quittons la foire pour venir au train qui doit nous emmener à Mendoza. Nous traversons, en train, des luzernières, des champs de maïs bien maltraités par les sauterelles et des pastos couverts de bétail plus ou moins en bon état. J'ai remarqué un troupeau de bœufs d'au moins 200.

A 8 heures, nous arrivons à Villa-Mercédès, y dinons et reprenons le train à 8 h. 40 et y passons la nuit sans pouvoir nous coucher, n'ayant pu obtenir de dormitor. Nous arrivons à 5 heures à Mendoza et descendons à l'hôtel de France, tenu par un Français.

Mendoza compte 35,400 habitants.

Mars 11. — Notre première sortie a pour premier but le marché. Par les produits qui y abondent, on a une idée de la richesse du sol de la province. Des légumes plantureux se trouvent à côté des fruits du midi et des fruits du centre, tels que pommes, poires,

noix, raisins, etc. Mais, par ceux que l'on nous sert à table, on jugea vite que ces fruits et légumes plaisent plus à l'œil qu'au palais. Le manque de saveur qu'on leur trouve doit nécessairement provenir de l'excès d'humidité qu'on leur donne par les arrosages.

Nous ne pouvons nous empêcher d'admirer la vigueur des arbres d'ornement qui se trouvent dans toutes les rues : peupliers de la Caroline, mûriers blancs, platanes, tous ont des pousses de l'année qui mesurent jusqu'à 4 mètres, du moins pour quelques-uns. Aussi le pied de chaque lignée d'arbres est mouillé par un torrent d'eau courante.

Tous les bâtiments un peu convenables ont, à l'intérieur, un parterre, carré ou rectangulaire, planté de fleurs, d'arbres d'ornement ou d'arbres fruitiers. Une conduite d'eau courante qui passe en dessous du bâtiment permet de donner à ces parterres de l'eau à profusion.

Dans l'après-midi nous nous rendons par chemin de fer à Luchon où Albert connaît une maison en vins : les frères Moretti. Nous y sommes bien reçus par l'un des frères qui nous fait voir leurs tines de cuvage, déguster leur vin rouge, très foncé et excellent et enfin visiter leur vigne attenante à la maison. Je crois remarquer dans cette vigne des plants de Dôle, de rouge du pays (forme Baillod) et rouge de Fully. La vigne est en treille (vercous) espacée de deux mètres environ, les pieds reliés par deux rangs de fils de fer, soutenus de distance en distance par des piquets parfois très ordinaires. Elle reçoit deux à trois labours à la charrue par an, trois arrosages en été et deux arrosages durant l'hiver. Cette vigne a dix-huit ans d'existence; elle reçoit du soufre seulement comme traitement, car le mildiou y est inconnu. Les parties qui paraissent vouloir s'affaiblir reçoivent de l'engrais chimique.

Les frères Moretti récoltent en moyenne 24,000 quintaux de vendange, dont le vin se vend cette année 40 piastres l'hectolitre.

Mars 12. — Nous rendons visite à MM. Mosso Frères, italiens d'origine, à Chacras de Coria, à 11 kilomètres 700 de Mendoza. Nous remarquons dans cette bodega 10 vases de 14,000 h. dont 5 de vin

blanc; 1 moteur à vapeur, 3 chaudières à distiller (alambic) donnant 400 litres par 24 heures, une égrappeuse à vapeur.

Après midi, nous voyons l'établissement de M. Antoine Mosso, frère des précédents, qui a fait avec sa famille le voyage avec nous à bord de l' « Espagne ». Ce dernier dit avoir été formé pour le commerce chez MM. Vionet.

Nous voyons chez ce dernier, récemment provisoirement installé : un moteur à vapeur activant l'égrappeuse, la conduite du moût par tuyaux dans les cuves, les pressoirs, le filtre travaillant 800 litres environ par heure; une pompe à transvaser donnant 70 hectolitres à l'heure et dont le tuyaux d'aspiration se visse au robinet taraudé adapté à chaque vase. Quand la cuve atteint 33 à 34° de chaleur, le moût est retiré et passé au réfrigérant.

Le moût frais est plâtré à raison d'un gramme par litre et additionné d'acide tartrique à raison d'un gramme par litre.

M. Mosso a des vases pour loger 6000 hl. Il nous dit que le rendement moyen de la vigne est de 300 à 400 quintaux par hectare; les frais de travaux ordinaires des vignes s'élèvent de 130 à 140 fr. à l'hectare.

Le filtre lui revient à 1500 fr.. La même cuve peut souvent recevoir trois vendanges. Ici, toutes les vendanges sont égrappées pour le cuvage. La grappe sort de l'égrappeuse, en forme de cylindre grillagé, très dépouillée et sèche, elle est rejetée sur la voierie.

La fermentation dure de 5 à 8 jours. La pompe de M. Mosso Ant. a coûté 1000 piastres et peut donner 60 bordelais à l'heure. Des bouches à eau chaude provenant du moteur et à forte pression, permettent de faire très rapidement le rinçage des fûts et vases.

En rentrant de chez M. Mosso, nous visitons les caves de MM. Tomba Frères, près Mendoza, où nous voyons 500 vases de 20,000 litres chacun, 200 vases de 10,000 litres et quantité d'autres pièces réparties dans plusieurs caves avec communication; au-dessus des caves à voûte se trouvent les cuves. Nous voyons encore dans ces caves 10 pressoirs à air comprimé,

10 alambics à 2 chaudières et 4 filtres. Dans un local isolé mais situé dans l'enceinte de l'établissement se trouve un moteur électrique de 70 chevaux de force; de ce local 29 fils électriques partent dans les diverses pièces pour y donner l'éclairage et la force nécessaires aux diverses installations. 3 voies ferrées à voie normale donnent accès dans l'établissement aux 3 trains de 15 wagons chacun qui, en ce moment, amènent la vendange, sans compter 150 chars attelés qui transportent également journellement de la récolte. Toutes les caves du fond sont desservies par des Décauville. En ce moment, nous dit l'employé qui nous pilote dans ce labyrinthe, 350 ouvriers travaillent dans l'établissement et la maison compte rentrer cette année 120,000 bordelaises, soit 240,000 hectolitres.

Suivant la statistique officielle, la superficie en vignes de la province de Mendoza est de 23,200 hectares donnant à raison de 300 à 400 quintaux par hectare. 6,496,000 hectolitres estimés à 20 piastres l'hectolitre produisent 129,920,000 piastres, soit en moyenne 1000 piastres par habitant.

Le prix de la vendange de cette année est estimé de 4 piastres $\frac{1}{2}$ à 5 piastres le quintal.

Mars 13. — Le temps est pluvieux, la journée se passe à Mendoza sans remarque particulière.

Mars 14. — Par un temps magnifique nous quittons Mendoza et partons pour San Juan, à 9 h. 35, après avoir attendu le train en retard durant 2 h. 35.

En sortant de Iocoli, 2^{me} station après celle de Mendoza, le train s'engage dans une vaste plaine longeant, à une certaine distance, la montagne; plaine ne donnant que des herbes grossières au sol recouvert en partie de salpêtre. Bientôt la végétation diminue et cette plaine ne présente plus que l'aspect d'un désert avec ça et là, comme des oasis, de petits espaces avec un peu de végétation où l'on voit parfois du maïs et des arbres fruitiers. Au commencement de la plaine on rencontre aussi, ici et là, des monticules rappelant les moraines des glaciers. Nous roulons sur cette plaine déserte jusqu'à une heure, heure à laquelle nous arrivons à la station de Carpinteria, soit la sixième dès Mendoza. Ici la végétation recommence; champs

de maïs, luzernière et un peu de vigne annoncent le retour du sol fertile. Il n'est pourtant pas permis de conclure que cette plaine, qui s'étend à perte de vue sur la droite et qui est limitée à gauche par la montagne, soit entièrement déserte, puisque l'on trouve sur la voie, dès Iocoli à Carpinteria, les stations de Pramblon, Retamito, Canada-Honda, et qu'une voie de communication se rallie à gauche non loin de la station de Pramblon pour aller au pied de la montagne et une autre à la station de Canada se détache sur la droite. Près des stations se trouvent ordinairement groupées quelques huttes en terre qu'on suppose habitées par les employés de la voie.

Pocito, septième et Paradero huitième station, puis enfin San Juan, où nous arrivons à 2 heures du soir. Nous descendons à l'hôtel Provincial où loge en ce moment le Gouverneur provisoire avec les officiers de l'Etat-Major.

Nous sortons dans la ville, profitant de la voiture qui nous a amenés de la gare. Après déjeuner nous nous promenons pédestrement et passons près de la place, bien entretenue. Albert entre dans un magasin (Almacen) et y découvre une ancienne connaissance de V. Maria qu'il a obligée et qui se trouve encore être son débiteur. Ce Monsieur nous invite à dîner chez lui et nous donne les renseignements que nous sollicitons sur San Juan. Il nous fait voir l'église et à côté la demeure du Gouverneur déchu; en face la maison où étaient massés les révolutionnaires de la dernière révolution. Sur les trois bâtiments on remarque sur la façade les traces des balles échangées qui ont fait plusieurs victimes et amené la démission du Gouverneur. San Juan compte 8000 habitants. Le soir de notre arrivée, nous avons l'occasion d'entendre sur la place la musique de la ville qui nous paraît très à la hauteur. Le lendemain, accompagnés de M., nous visitons le Bodeg de la Germania, Société allemande qui a également une cave à Mendoza. Cette maison qui a une très grande vigne attenante, a été achetée avec la vigne de 150 hectares et payée 120,000 piastres. Actuellement on estime ce domaine à 4000 francs l'hectare. Nous y voyons 4 tines en ciment de 5000 bordelaises. Un pastorisateur à vapeur, sur roue. La maison

compte traiter cette année 70,000 bordelaises. 12 tonneliers travaillent en ce moment à remonter les bordelaises qui reviennent ordinairement démontées pour raison de frais de transport.

La campagne, en général, est peu luxuriante à San-Juan cette année. On nous dit qu'un bisse ayant été dégradé, le manque d'eau s'est fait grandement sentir.

A 3 heures de l'après-midi, nous quittons San-Juan, passons à Mendorf, à 7 h. 30 du soir à Villa Mercédès, à 6 h. 30 du matin et arrivons à Cabral à 4 h. 50 du soir.

A part la région de Mendoza et de celle de San Juan dont la végétation est activée et fertilisée par les eaux d'irrigation, dont on paraît presque abuser, les campagnes que nous avons traversées dans ce voyage m'ont paru moins jolies et surtout moins avancées en fait de culture que celles des environs de Arroyo-Cabral, soit de Rio-Cuarto à Villa Maria. Ici, les luzernières et les champs de blé embrassent la plus grande superficie du sol, tandis que là, ce dernier se trouve encore presque entièrement occupé par les pastos.

Les voyages en chemin de fer sont très coûteux dans ce pays et surtout très pénibles au moment des chaleurs à cause de la poussière. A la station avant Luc, Albertito, en route avec le bétail qu'il a acheté à Rio-Cuarto, il y a 7 jours, vient nous saluer dans le train. Je dors mal la nuit du jour de notre retour, soit du 16 mars.

Distances parcourues dans le voyage qui précède :	
de Cabral à Rio-Cuarto	km. 113
de Rio-Cuarto à Villa-Mercédès	» 123
de Villa-Mercédès à Mendoza	» 358
de Mendoza à San-Juan	» 156

Total d'une course km. 750

En ajoutant à ce parcours la distance	
de Buenos-Aires à Villa-Maria	km. 555
2) de Villa-Maria à Cabral	» 18
on obtient au total	km. 1323
parcourus en chemin de fer dans la République Argentine jusqu'à ce jour.	

Ces distances se traduisent en heures :

Buenos-Aires à Cabral	15 h. 50
de Cabral à Rio-Cuarto	1 h. 25
de Rio-Cuarto-Mendoza	10 h. 25
de Mendoza à San-Juan	4 h. 25

Total 32 h. 05

Mars 17. — Dimanche. Matinée, sortie à cheval et Albert en suki dans les partrairos, dans les Nos 4, 5, 6, 7 et 8. Après le déjeuner nous allons en suki à la rencontre du bétail acheté à la foire et que conduisaient quatre pions à cheval. Nous les rencontrons à Luca, station voisine de Cabral.

Mars 18. — Rien de saillant à signaler.

Mars 19. — Mardi. Je me lève à 5 h. 45 afin d'assister au triage des 112 vaches vendues ces jours derniers à deux bouchers (100 à l'un et 12 à l'autre), car ce travail, auquel j'aide de mon mieux, m'intéresse.

Ceci m'amène à souligner la manière dont les choses se traitent dans ce pays :

Il y a 8 jours, acheté . . .	290	pièces	bovines
Hier, acheté	31	»	mules
Aujourd'hui vendu	112	pièces	bovines
(Mars 27, vendu	50	»	mules
(Mars 26, vendu	16	»	bovines

Si je suis bien renseigné, les 100 vaches ont produit 5650 piastres. A noter en outre qu'une partie d'entre elles allaitaient leurs veaux au moment de la vente, ce qui indique la facilité de l'élevage et par conséquent des affaires.

Mars 20. — J'écris à Jos. Putallaz, Joséphine Allo, Pre Germanier et à Fçois Udry. Dans l'après-midi j'assiste à la pose de la marque des 31 mules achetées dernièrement. La manière dont les animaux sont pris au lasso et terrassé pour l'opération me paraît barbare au début.

Mars 21. — Albert reçoit le notaire de Ville-Neuve pour la passation des actes de quelques places au village vendues. Je sors seul à cheval.

Mars 22. — Je me lève un peu indisposé par une indigestion. Je fais cependant ma sortie à cheval. Durant la journée je ne prends qu'une tasse de thé que m'a préparé Mme Adèle.

Mars 23. — Pas encore bien remis; je reste au lit très tard; il fait froid; le thermomètre n'indique plus que 11 degrés, alors qu'avant hier il marquait 30. Après midi j'écris à Josephine Grangeas née Papilloud, pour l'informer de notre départ.

Mars 24. — *Dîmanche.* On a à déjeuner trois connaissances de la maison, des environs de Cabral, deux Autrichiens d'origine et la dame d'origine Allemande. Après déjeuner, tir à la cible au fusil suisse dernier modèle.

Lundi 25. — La fête de la Vierge passe inaperçue ici. J'assiste au sevrage, soit à la séparation d'avec leurs mères de 101 veaux. Ce travail ne manque pas de comique, car les veaux d'un côté et les mères de l'autre, font tous leur possible pour se réunir.

Les veaux sont réunis au corail, à côté de la maison; toute la nuit c'est un vacarme de lamentations à vous empêcher de dormir. Au matin, plus de 20 mères qui avaient trouvé le moyen de franchir la clôture du portraire se trouvent près du corail des veaux. La peine de la séparation dure trois jours environ, puis tout rentre dans le calme.

Mars 26. — Des affaires obligent Albert à se rendre à Villa-Maria; je l'y accompagne en suki; nous en revenons vers 5 heures.

Mars 28. — Sortie des 50 mules vendues; celles qui n'atteignaient pas 1 m. 32 de haut au garot sont moins appréciées et payées à 80 piastres et les autres à 90 piastres.

Mars 30. — A 6 h. 12, départ pour Cordoba où nous arrivons à 10 h. 15. Au sortir de Villa-Maria on remarque de belles luzernières puis, après, une région de forêts alternant avec les champs et les pastos. Cordoba, ville ancienne et aux nombreuses églises est, dit-on, sous l'influence du clergé. La ville ancienne est bâtie dans un bas-fond, entre deux collines. La nouvelle ville s'étend sur les flancs des deux collines. Nous entrons en ville vers 10 h. 20, au moment où des coups de pétards se succèdent aux environs de la place et de l'Hôtel de Ville, jusque vers les 11 heures, tout cela pour fêter l'anniversaire de la résurrection de N. S.

Mars 31. Jour de Pâques. — Après avoir entendu une partie d'une messe qui s'est dite à la Cathédrale et que je crois avoir été célébrée par un évêque, nous partons pour une visite à la digue de St-Roch, qui est une des merveilles de la région. On s'y rend par chemin de fer qui longe le Rio Ier et gagne la montagne. Après 1 h. 24 de parcours, nous arrivons à 10 h. 10 à la station de Hosquin. La digue de St-Roc se trouve construit à l'entrée, soit à l'endroit où la vallée du Rio Ier s'ouvre. Je trouve dans l'annuaire de la Provence les données suivantes sur cette œuvre colossale, la plus importante dans son genre :

Hauteur du mur barrage	35 m.
Epaisseur du mur au pied	29 m. 50
Epaisseur du mur en couronne . . .	5 m. 154
Longueur du mur barrage	115 m.
Cube du mur digue	42,654 m ³
Altitude	284 m.

Superficie du lac réservoir, 1.225 hectares.

Volume de l'eau emmagasinée jusqu'à la hauteur couronne du mur digue, 260.000.000 de mètres cubes.

Je trouve également dans l'annuaire les données suivantes sur les plus grandes digues du monde.

	Haut. m.	Capacité m ³
2. Quakei-Brigge (Etats-Unis) . .	52	144.000.000
3. San Matéo, Californie (E.-U.) .	51.80	144.000.000
4. Villa, Espagne	51	19.000.000
5. Habra Algeria	33.60	30.000.000
6. Sweertvalter Californie	29.80	26.000.000
7. Vyar (Espagne)	27.50	24.600.000
8. Gileppe (Belgique)	45	23.600.000
9. Furens (France)	50	11.600.000

La construction de la digue de St-Roch est l'œuvre de deux ingénieurs européens, un Français et un Anglais, sauf erreur, qui ont été mal récompensés pour leurs services. Ils ont eu procès avec le gouvernement, procès vraisemblablement suscité par quelque jalousie.

Un peu après le barrage de la digue, la vallée s'élargit et l'on arrive sur une forme d'amphithéâtre, soit une plaine entourée d'une chaîne de montagnes basses et occupées en partie par les eaux de la digue qui forment un vrai lac. Cette contrée est surnommée

la Suisse argentine; on y trouve plusieurs hôtels et villas qui sont le séjour des malades. Le sol, en général, paraît ingrat et rocailleux. Nous nous arrêtons à la station de Hosquin où nous arrivons à 10 h. 40 du matin. Après avoir déjeuné et nous être un peu promené aux environs du petit village, on s'informe des curiosités à visiter dans les environs. Il y a le saut du tigre, à une demie ou trois quarts d'heure, nous dit-on. Allons ! en voiture pour visiter cette merveille du saut du tigre. Après une petite course sur un chemin plus ou moins plat, la voiture entre dans un chemin de traverse qui ressemblait plus au sentier muletier qu'à une route carrossable, car il était si sinueux et rocailleux que je m'attendais d'un moment à l'autre à voir notre véhicule renverser. Aussi, pour éviter une culbute, nous préférâmes marcher durant un certain temps plutôt que d'être cahotés dans la voiture. Enfin, nous touchons au but; il n'y avait du reste plus de chemin pour aller plus loin. Pourquoi avons-nous payé si cher la voiture sur laquelle nous avons éprouvé plus d'angoisses que de plaisir ? Pour voir les eaux d'un petit ruisseau, comme l'on en trouve à chaque instant dans nos montagnes, tomber en cascade à environ 2 mètres de hauteur ! Franchement, nous avons été volés. Aussi, à notre retour à l'hôtel, nous sommes-nous dispensés d'adresser des remerciements au maître d'hôtel pour les renseignements reçus de lui.

A 3 h. 40 nous reprenons le train qui devait nous ramener à Cordoba. Autant il y avait peu de voyageurs dans le train qui nous avait emmenés à Hosquin, autant celui qui nous en ramenait en était bondé. A trois stations l'on dut ajouter des wagons pour prendre les voyageurs qui attendaient d'être emmenés et qui ne pouvaient trouver places dans les premières voitures attachées au convoi.

En présence d'une telle affluence de voyageurs arrivant dans la nuit en gare de Cordoba, assez distante de la ville, il était à craindre que les voitures ne fissent défaut et ne pussent prendre tout le monde qui se pressait pour arriver premier. Mais nous ne restâmes point en panne, car Albert n'a pas l'habitude de dormir dans ces circonstances; il ne met pas beaucoup de temps pour trouver une voiture. La promenade «

été trouvée bien agréable et intéressante, mais notre retour tardif nous fait rater notre dîner auquel nous avait invités une connaissance d'Albert, M. Plomb, horloger et originaire du Jura bernois.

Avril 1er. — Lundi. Albert se rend dans la matinée chez son avocat pour affaire et, durant ce temps, je visite les travaux de canalisation de la ville et quelques autres curiosités. Durant ce temps, M. Gardon, chef politique et ancienne connaissance d'Albert, et qui le savait à Cordoba, était venu deux fois à l'hôtel de Rome où il nous savait descendus, pour nous prendre pour le déjeuner chez lui. Vers les 11 h. $\frac{1}{2}$ nous finissons par nous rencontrer et nous voilà en route pour nous rendre à l'invitation de M. Gordon, où nous avons reçu le meilleur accueil; cependant je dus paraître un peu penaud, ne connaissant pas suffisamment la langue espagnol pour me mêler à la conversation, M. Gordon peu de français et sa dame point du tout. Je me souviens pourtant de ces paroles : « Dice la Senôra qui vos puede passa », que nous adressa une jeune fille mulâtre que M. Gordon, faute d'enfant, élevait comme fille adoptive, en venant nous avertir que le déjeuner était servi. M. Gordon passa une partie de l'après-midi avec nous.

Les bons rapports entre M. Gordon et Albert existaient déjà depuis que ce dernier était à Villa-Marie. Ils se rendaient réciproquement des services : M. Gordon devait encore à Albert une voiture que ses employés lui avaient prêtée lors d'un passage à Cabral, il y a quelques mois.

Avril 2. — Mardi à 7 heures du matin, départ pour notre retour à Cabral par Villa-Maria.

Avril 3. — Mercredi, rien de particulier; je passe la matinée à chevaucher.

Avril 4. — Jeudi, j'accompagne les deux Albert qui se rendent à 8 lieues de distance pour visiter une propriété qu'on lui avait offerte à vendre. En voiture traînée par deux chevaux, nous mettons quatre heures pour faire la route et voyageant durant une heure au moins à travers une forêt où j'ai l'occasion de voir voler de bien jolis oiseaux, entre autres des perroquets.

Déjeunons à la lisière d'un bois, près de la ferme que nous allons visiter. Notre plat de résistance est un morceau de mouton frais grillé aux braises; on appelle en espagnol cette viande ainsi préparée « la sade ». C'est excellent. Nous avons emporté également du vin dans une bouteille en peau. Le retour s'effectue en 3 h. $\frac{1}{2}$, car les deux chevaux de rechange ont mieux marché, ou plutôt mieux trotté que les deux attelés pour l'aller. Heureusement qu'on n'a pas compté sur mes connaissances géographiques pour retrouver le chemin du retour, sans quoi nous aurions mis beaucoup plus de temps. Très souvent la voiture roulait à travers champs et pâturages sans se préoccuper des chemins.

A l'aller, après 2 heures environ de route, nous trouvâmes un Valaisan, Parvex, originaire de Colombey et qui vait habité Cabral. Il ne fut pas peu surpris de reconnaître les deux Albert. Faute de mieux, il s'offrit à nous griller un des porcelets qui couraient autour de sa maison, si nous consentions à nous arrêter un instant. Naturellement qu'on l'en remercia.

Avril 5. — Vendredi dans la matinée, visite des portaires en suki avec Albert. Après le déjeuner je reçois la lettre du 13 mars, de Vétroz, et écrite par Adelina. Cette lettre me procure une bien grande joie en m'apprenant que tout va bien à la maison.

Avril 6. — Samedi, rien de particulier à signaler.

Avril 7. — Dimanche, je réponds à la lettre d'Adelina et sur le tantôt, nous allons en visite à la campagne.

Avril 8. — Lundi, je reçois du chef de gare les données suivantes sur les expéditions faites par la station de Cabral en 1906 :

Blé : 164,000,405 kilos. Lin : 955,000 kilos. Luzerne : 371,000 kilos.

Rentré à la maison, l'idée me vient de chercher à me rendre compte du produit de la campagne d'Albert cette année. Louis m'ayant déclaré que la quantité totale du blé produite par les colons s'élevait à 16,000 quintaux et Albert m'ayant plus d'une fois assuré que les luzernes lui rapportaient en moyenne 25 piastres

à l'hectare, j'obtins donc la solution que je cherche comme suit :

Luzerne : 976 ha. \times 25 piastres . . . 24,400 piastres
Blé : 16,000 \times 15 \times 5 fr. 25 . . . 12,600 »

100

Total 37,000 piastres

La piastre valant 2 fr. 22 = Fr. 81,140.—.

Avril 9. — Mardi. A noter qu'à notre retour nous devons payer pour M. Ernest Saudan son abonnement au *Confédéré* pour 1906 et 1907. Le même jour, à l'occasion de notre départ, Albert a invité à déjeuner un certain nombre de citoyens de Cabral et des environs. Il fait servir le plat national argentin « Le Lassa-go conquerro », quartier de génisse rôti aux braises, suivi d'un rôti dont la plus belle dinde de la basse-cour du poids de 12 livres avait fait les frais. Parmi les invités se trouvaient les deux frères Ernest et Paul Saudan, de la Bâtiaz. Les invités payèrent de retour en faisant organiser un dîner de vingt couverts dans un restaurant du village, sans compter la fanfare qui fit entendre les plus beaux morceaux de son répertoire. Touchante fut cette soirée où s'échangèrent de chaque participant de mutuelles et cordiales paroles d'adieu. Plusieurs fois acclamé comme pâtre de Cabral, Albert fut comme accablé de souhaits de bon voyage et de prompt retour : « Que fate una bonne viague et una prompta volta ou prompta ritourna », disaient ceux qui ne pouvaient s'étendre beaucoup dans leur péroraison.

Je crus également payer mon tribut à la société en exprimant en français la bonne impression que m'avaient faite les habitants de Cabral et le bon souvenir que j'emportai du pays qui m'avait reçu durant quelques jours.

Cette réunion ne m'a paru rien moins que touchante et caractéristique, car il s'y est rencontré des Argentins, des Italiens (le plus grand nombre), des Français, des Allemands, des Suisses, festoyant tous en bonne harmonie et comme s'ils avaient été tous du même pays.

La musique et quelques amis poussèrent l'amabilité jusqu'à venir nous accompagner jusqu'à la mai-

son. Ils savaient peut-être qu'ils n'y viendraient pas pour rien. C'était près de 2 heures du matin quand je me couchai.

Notre départ, qui avait été arrêté pour partir le matin en voiture jusqu'à Villa-Maria, fut ajourné jusqu'au train de 12 h. 50.

Albertito nous accompagne jusqu'à Villa-Maria, où Albert fait ses adieux à quelques amis. Après le souper, nous allons nous reposer un instant, mais l'heure du départ est bientôt là.

Je vois encore ce gros jeune homme de 127 kilos pleurant comme un enfant en donnant les embrassements d'adieu à celui qu'il appelait son père. Je ne peux pas rester insensible à cette scène !

Nous quittons Villa-Maria à 12 h. 50 de la nuit et arrivons à Rosario à 7 h. 30 du matin.

Avril 11. — Jeudi. Rosario, deuxième ville de la République et chef-lieu de la province de Santa-Fé, port sur le Rio du Parano, 130,000 habitants; importante par son commerce, son trafic des produits agricoles. Ville propre avec de belles places publiques, parmi lesquelles il faut noter : Place Indépendante, boulevard de Santa-Fé, le Parque, l'Hôtel de Ville, la Cathédrale et le nouveau port en voie de construction et qui, une fois terminé, sera peut-être plus beau et plus important que celui de Buenos-Aires même. Quittons Rosario à 7 h. 40 du soir.

Avril 12. — Arrivons à Buenos Aires à 7 h. 15 du matin. Nous descendons encore une fois à l'Universel. Dans la matinée déjà nous y recevons la visite de Joséphine Fumeaux, de François Udry, notre cousin, puis sur le soir celle de Tobie Evéquozy, de Plan-Conthey.

Avril 13, Sabado. — Recevons la visite de Bertha Germanier, puis de François Moren qui nous fait promettre d'aller déjeuner chez lui le dimanche, soit le lendemain. Ce dernier m'accompagne chez Joseph Antonin, à Olivaz pendant qu'Albert s'occupe en ville de ses affaires.

Avril 14, dimanche. — Dans la matinée nous allons en visite chez François Udry, à Palerma, y faisons la connaissance de sa dame et d'une de ses filles;

passons chez MM. Gauthier, compagnons de voyage, Calle Thames, pour y reprendre nos chaises de bord que nous leur avons confiées à notre arrivée à Buenos-Aires, Le père Gauthier nous paraît avoir beaucoup maigri depuis notre séparation; il nous apprend qu'il avait reçu la nouvelle du décès de sa femme au moment où il se disposait à partir pour venir la chercher à Paris. Au moment où nous nous mettons en route pour aller chez François Moren, nous faisons la rencontre de Edouard Berthoud, originaire de Conthey et qui ne pouvait revenir de sa surprise de me rencontrer à Buenos Aires, il nous accompagne jusque chez Moren où nous retrouvons Mme Cécile Antonin, née Coudray, qui nous prépare la fondue comme elle da faisait au Café de la Planta.

Après le déjeuner, François Moren nous accompagne chez Joséphine Allo, née Fumeaux, où nous trouvons toute la famille faisant de la musique. Cette visite nous fait perdre un temps assez considérable et que nous aurions pu utiliser avantageusement à visiter des curiosités dans la ville. A 6 h. du soir nous rendons visite à Joséphine Granjeat, notre parente, et après le dîner nous nous rencontrons avec...

Avril 15, lundi. — François Moren m'accompagne chez M. Gauthier d'où je vais retirer nos chaises de bord pendant qu'Albert donne les derniers coups de main à nos affaires de voyage. Au retour nous retrouvons M. Tobie Evéquoz. A 10 h. nous nous rendons au port où l'on nous dit que le bateau ne partira que vers les 2 h. du matin du 16. Après avoir pris possession de notre cabine, nous retournons en ville en compagnie de Moren, Evéquoz, Granjeat, sa femme et leur fils, Stéphanie Papilloud, Henriette Disière et son fils, qui tous étaient venus au port pour nous saluer au départ. Sur la proposition de M. Tobie Evéquoz nous nous décidons à répéter pour déjeuner, la fondue chez Moren et prenons congé des autres personnes qui nous accompagnent.

Après le déjeuner nous visitons le cimetière de la Jacaretta, dont les mausolées nous éblouissent par leur richesse et leur grandeur; la place dite de la Reconquista qui est une des attractions de Buenos Aires.

Pour varier nos distractions nous nous rendons dans un théâtre et à la sortie Albert nous propose d'aller vider entre Valaisans une bouteille de Champagne du Valais dans un restaurant où nous avons trouvé ce vin, sur la carte des vins du moins.

Malheureusement au lieu du Champagne du Valais on nous sert une bouteille de Bouvier Frères, à Genève, ce dont nous nous apercevons qu'après avoir ouvert la bouteille. Sur notre réclamation il nous est répondu que le Champagne du Valais est épuisé et qu'il n'y en a plus que sur la carte des vins. A défaut de grives on mange bien des merles, faute de vin valaisan nous devons bien nous contenter du Genevois qui nous coûta cependant 7 piastres la bouteille. Enfin nous prenons congé de nos deux amis et retournons au bateau qui ne lève l'ancre qu'à 4 heures du matin du 16. A 4 h. 30 du soir nous sommes au port de Montévidéo où le bateau fait escale jusqu'à 2 h. 40 du matin pour charger principalement des viandes salées, des aux et 400 moutons à destination de Rio Janeiro.

5 passagers de Ire classe et 2 de II^{me} classe prennent également le bateau à Montévidéo. Les cinq passagers de Ire sont M. et Mme Peraro et leur fille et M. et Mme Coréo, dont l'arrivée sur les Andes n'a pas peu été tapageuse et bruyante.

Au départ de Montévidéo, la mer devenue mauvaise, je dois me mettre au lit où je passe les journées de mercredi, jeudi, vendredi et de samedi en partie. J'appris, après le calme revenu, que je n'avais pas été seul à voyager dans ces conditions, puisque au déjeuner du jeudi il n'y avait que 3 personnes à la table des premières : le Commandant, mon frère Albert et M. Maurice, jeune homme français, tous les autres passagers étaient terrassés dans leurs lits par le mal de mer. Les garçons de salle et la femme de chambre étaient sur les dents, ne sachant à quelle cabine courir, car on les appelait de tous côtés à la fois. Combien de fois durant ces jours, j'entendis depuis mon lit les flots de la mer envahir le pont qui était au-dessus de nous, puis le bateau comme arrêté dans sa marche et faire entendre un trépignement sourd.

Un jour que le commandant nous avait invités (mon frère, M. Ricalte et moi), dans sa cabine située sur le pont, pour y prendre le café de sa préparation, la conversation étant tombée sur la mauvaise mer de Montévidéo, il nous dit qu'il avait rarement trouvé la mer aussi mauvaise, qu'il n'avait pas, durant ces jours, toujours manifesté les craintes qu'il éprouvait. « Si je vous disais, ajouta-t-il, qu'à un moment donné les flots ont jailli contre les fenêtres de ma cabine, c'est dire que tout le pont était envahi. Le bateau « Les Andes », quoique ancien, a donné dans cette circonstance des preuves de sa solidité. » Pour éviter un peu les vagues, le Commandant dut se résigner à quitter la route tracée afin de gagner le large, soit la pleine mer.

Avril 21, dimanche. — Latitude 28' 28 sud, longitude 49° 37. Le temps est beau et calme, les voyageurs se remettent de leur indisposition.

Avril 22, lundi. — Latitude 24° 35 sud, longitude 48' 55. Chemin parcouru, 241 Milles. A 5 h. du soir, arrivée à Santos, premier port du Brésil que nous toucherons dans notre traversée. Baie magnifique environnée de petites montagnes couvertes de bois superbes. Le Rio Cubatte, rivière qui alimente la baie de Santos, descend de la montagne où se trouve la ville de San Paulo que l'on dit être une des merveilles du Brésil et qui produit beaucoup de café, chargé au port de Santos. Santos compte actuellement, me dit-on, 70,000 habitants.

« Les Andes » devant s'arrêter quelques heures à Santos pour décharger des marchandises emmenées du sud, et prendre du café, nous profitons de cet arrêt pour mettre dès le matin pied à terre et faire l'ascension du Mont Serra dans les environs et sur le sommet duquel, à 130 m. d'altitude, se trouve une chapelle desservie par les Bénédictins. Le sentier qui conduit à la chapelle est raide et bordé de bois, ce qui, avec le son du cor des alpes qui s'échappe de la caserne des pompiers de la ville, située au pied de la montagne, me donne, avec l'air frais qu'on respire, l'illusion des montgnes du Valais. Une différence est cependant bien marquante, c'est l'essence des bois qui

recouvrent la montagne. Le prêtre qui est à la chapelle nous dit que celle-ci compte 250 ans d'existence et que les plus hautes sommités de la chaîne des montagnes de la Serre ont en moyenne 800 m. d'altitude.

Cette course matinale sur la terre ferme me plaît et me ranime un peu. Nous rentrons à bord à 10 h. 30 et à 11 h. $\frac{1}{2}$ le bateau démarre pour faire route sur Rio Janeiro où il arrive le 23 avril à 6 h. du matin.

L'entrée de la baie de Rio est remarquable. Les deux rives assez rapprochées sont formées de montagnes couvertes de bois luxuriants jusque dans les eaux de la mer.

L'entrée de la baie est défendue par des forts bâtis dans la roche d'une île.

Puis ce défilé franchi, la baie s'ouvre large, entourée de villes, villages et maisons adossés aux montagnes qui enserrent la baie. La ville de Rio elle-même que l'on trouve sur sa droite en venant de Santos est bâtie sur les flancs de 9 à 10 collines qui sont baignées par la mer et dominées par de plus hautes montagnes. Nous y abordons à 6 h. du matin pour en repartir à 3 h. du soir le lendemain, 24 avril. Nous profitons de cet arrêt pour visiter la belle et grande ville de Rio Janairo et ses principales curiosités. Parmi ces dernières je signale le jardin botanique, vaste et magnifique, dont les nombreuses allées sont bordées de palmiers dont les troncs ressemblent à des colonnes de marbre et dont le sommet semble atteindre les cieux. L'un d'eux, planté par Don Joan en 1809 mesure 35 mètres de hauteur. La montagne de Corcovado de 710 m. de hauteur, sur le sommet de laquelle nous nous faisons transporter par le funiculaire dont la station de départ se trouve dans un quartier de la ville. La montée se fait en 30 minutes. Est-il besoin de parler du panorama qu'offre le sommet du Corcovado sur la ville, la baie et ses environs ! A la descente, arrêt du train pendant 50 minutes à l'hôtel du Corcovado situé à 465 m. Pour ne pas passer à l'hôtel sans marquer notre passage, Albert y commande une bouteille de bière, que nous finissons à peine. Je pus ici satisfaire l'envie qui me tourmentait depuis plusieurs jours : boire de l'eau courante qui coulait

dans une petite rigole cimentée près de l'hôtel et dont les eaux s'égouttaient de la montagne. Mais cette eau, bien que courante, n'était point celle provenant de la fonte des neiges de nos montagnes suisses. Durant cet arrêt du train, nous eûmes le temps de nous promener un peu dans la forêt voisine, d'y admirer la force de végétation des plantes et d'y cueillir des framboises ressemblant à nos fraises par la forme mais non point pour le goût. Je signale notre ascension du Corcovado comme le nec plus ultra de mon voyage. Sur le soir (car nous passons la nuit à Rio), nous nous promenons un peu dans la ville et en particulier dans la belle et grande avenue principale, nouvellement ouverte dans l'ancienne ville, et allant de mer à mer sur 12,000 mètres de longueur et 40 à 50 mètres de largeur.

La ville de Rio compte environ 1,000,000 d'habitants. Son mouvement commercial paraît moins important que celui de Buenos Aires. A l'extrémité est de la baie de Rio se trouve la petite ville de Victeroi et sur la montagne à l'extrémité nord est de la ville de Pétropolis. Vers cette première ville on voit fréquemment des canots remorquer à la fois plusieurs wagons de chemin de fer chargés de marchandises ou en ramener vers Rio. A Rio Janeiro « Les Andes » reçoit à bord les passages de Ire classe suivants : M. Wraubeck et sa dame, charcutiers à Rio et M. Armand et sa famille. Le premier me dit que la baie de Rio compte 164 îles dont l'une a une surface de 7 quadres. Du 24 avril, départ de Rio, au 28 avril, arrivée à Bahia, rien de particulier à signaler. La mer est bonne, on cherche à tuer le temps aussi bien que possible en liant conversation tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre des passagers, ou en jouant aux palets ou aux cartes.

Avril 28, dimanche. — Latitude 31° 39', longitude est 41° 07. Chemin parcouru, 255 Milles. Arrivée à Bahia à 4 h. 30 du soir. Au dîner, le Commandant nous fait faire connaissance avec le représentant de l'agent de la Cie de Navigation, M. Henri Weter, zurichois d'origine. Ce dernier échange sa carte avec Albert.

Avril 29, lundi. — Descente à Bahia, ville d'apparence ancienne et comportant 300,000 habitants qui

travaillent le tabac (plusieurs fabriques), le café et le cacao. La ville basse s'étend en fer à cheval sur les bords de la mer, elle est reliée à la ville haute sur un plateau, par plusieurs funiculaires et ascenseurs électriques. C'est une ville très ancienne, autrefois la plus importante du Brésil, et qui compte, dit-on, 120 églises.

Les femmes indigènes de Bahia, au teint chocolat et noir se distinguent par leur grande stature et fortes épaules.

Nous déjeunons à l'Hôtel sud Américain où nous mangeons du plat national appelé le Vatapa.

La maison où travaille M. Peter, sur les cacaos, a plus de cent ans d'existence. Bahia n'a pas encore de port permettant aux grands bateaux d'aborder.

« Les Andes » quitte Bahia à 11 heures du soir après y avoir chargé 4000 cuirs de bizon et 3000 quintaux de café et de cacao.

Mai 1er. — Latitude estimée $8^{\circ} 19'$, longitude $37^{\circ} 08'$. Chemin parcouru, 251 Milles. Vers les 3 heures de l'après midi, nous perdons de vue les hauteurs de Pernambouc et bientôt les côtes du Brésil et ne voyons plus que ciel et eau.

Mai 2. — Latitude $4^{\circ} 59'$, longitude $34^{\circ} 46'$. Choix d'un comité pour organiser la fête du passage de la Ligne.

Mai 3. — Latitude $1^{\circ} 45'$ sud, longitude $32^{\circ} 32'$. Rencontre du voilier anglais, le 3 mâts Wynford-London.

Mai 4. — Latitude $1^{\circ} 19'$, longitude $29^{\circ} 59'$. Chemin parcouru, 245 Milles. Baptême de 8 néophytes, 5 hommes et 3 dames. Le baptême des hommes se pratique de la manière suivante : Le néophyte, costumé pour la circonstance, est conduit par une escorte en costume déguisé, devant le grand dieu Jupiter qui l'interroge de manière à amuser les assistants, puis ordre lui est donné de s'asseoir sur le bord d'une barque à demi remplie d'eau pour y recevoir les soins du coiffeur avant le baptême, et au moment où il s'y

attend le moins, il est renversé dans l'eau. Les dames à baptiser sont également pressées de questions plus ou moins banales et reçoivent sur la tête et sur la nuque des injonctions d'eau froide ou odoriférante. Des jeux divers et des tombolas et des danses complètent la fête. Passage de l'équateur vers minuit.

Mai 5. — Il pleut toute la matinée, la suite de la fête est renvoyée. Dans la soirée, bal sur le pont.

Mai 7, mardi. — Latitude nord 10° 11', longitude ouest 23° 14'. Suite de la fête de l'équateur : tirage de la tombola. Rematte et bal.

Approchant de Dakar, j'écris à Hilty David, à Cottagnoud Camille, Penon P., Closuit Frères et à Gentinetta H., député. Arrivons à Dakar vers minuit.

Mai 9, jeudi. — Descente à Dakar de 7 h. $\frac{1}{2}$ à 10 h. Dakar est un port assez important. Ceux qui ont déjà visité cette ville disent qu'elle fait de grands progrès au point de vue de l'esthétique et de l'hygiène. Les rues principales sont bordées d'un arbre à feuilles ressemblant à celles du noyer, appelé ombou, peu de verdure en ce moment. Près du débarcadère nous remarquons également un énorme baobab. Le marché de Dakar tenu exclusivement par des nègres qui ne trahissent pas leur origine, offre un coup d'œil pittoresque pour l'européen. On y voit des nègres étendus au soleil, des négresses assises par terre près des produits qu'elles offrent, tenant leurs petits enfants à côté d'elles ou suspendus à leurs seins. Nous rencontrons également des négresses mères portant leur progéniture sur le dos et retenue par une espèce de châle qu'elles lient sur le ventre.

Nous visitons aussi le village nègre composé de huttes couvertes de chaume, Garnison française. Les indigènes, soit les nègres noirs ou couleurs chocolat sont en très grande majorité.

« Les Andes » charge à Dakar provision de charbon et des manilles. Départ à 3 h. du soir par un vent frais et assez fort.

Mai 10, vendredi. — Dans la matinée j'assiste au grimpage ou plutôt au hissage d'un mousse au sommet d'un mât de 35 m. environ de hauteur, pour y

attacher un cable que le vent de la veille avait rompu. Cette ascension me donne le frisson car il vente tous jours.

Latitude nord 17° 44, longitude 20°. Chemin parcouru, 190 Milles. A 4 h., rencontre du vapeur le Chili, de la Cie des transports maritimes. A 4 h. 40, rencontre d'un bateau voyageur anglais de belle dimension qui passe à notre droite à 800 m. environ et qu'on dit faire voile vers le Cap.

Mai 11, samedi. — Latitude 21° 31, longitude 19° 33. Chemin parcouru 232 Milles. A 4 h. du soir nous passons en face du Cap Barbas près duquel, le 12 février 1901 s'est échoué le navire de guerre français « Jean Bart ». La coque de ce navire est très visible à la jumelle.

Mai 13, lundi. — 6 h. du matin, arrivée à la Palmas, port de 60,000 habitants. En nous rendant du débarcadère en ville nous remarquons du maïs et des pommes de terre en fleur et du blé millet mûr. Les édifices publics sont pavoisés à l'occasion de la naissance du fils du roi d'Espagne, né il y a trois jours. On nous apprend la nouvelle de la perte du vapeur « Le Poitou » échoué dans les environs de Montevideo. J'écris à ma famille. Vins d'Espagne de marque : Rioja blanc, Rioja claro del Cie del Norte d'Espagne.

Nous quittons la Palmas à 1 h. ½. En ce moment « Les Andes » a à bord 245 passagers et 80 hommes d'équipage.

Mai 16. — A 8 h. du matin nous entrons dans le détroit de Gibraltar et avons à notre droite Tanger, sur le Maroc, ville d'un joli aspect située sur une côte un peu élevée et dont l'agriculture dans la campagne environnante paraît bien comprise. En face, sur la côte espagnole : Trafalga et Tariffa. La côte espagnole paraît beaucoup plus fertile et plus jolie au point de vue des sites et de la végétation que celle d'Espagne. Cette dernière, en tout cas, est plus accidentée. Cependant à mesure qu'on s'approche de Gibraltar, la côte espagnole gagne en beauté sur celle du Maroc. Au moment du déjeuner, nous passons en face de Gibraltar, au-

jourd'hui aux mains des Anglais, et en face sur la côte du Maroc, la ville fortifiée de Ceuta, au pouvoir des Espagnols.

Bientôt nous entendons des forts de Gibraltar les coups de canon et voyons dans les environs 5 vaisseaux et un voilier. Ce doit être un exercice de combat.

Mai 16, jeudi. — (Latitude 36° 03, longitude 7° 21. Il nous reste à faire 675 Milles. Vers les 3 heures nous voyons la neige sur les montagnes de la Serra Nevada.

Mai 17, vendredi. — A 8 h. du matin nous passons tout près du cap Polos où s'est embarqué Christophe Colomb et près duquel, à droite, se trouve la ville de Minas qui doit tirer son nom des grandes mines de cuivre qu'il y a sur le cap.

A 4 h. $\frac{3}{4}$ du soir nous sommes en face du cap St-Antoine, et à 7 h. en face des Iles Baléares et voyons le soleil se coucher derrière les montagnes.

Mai 18. — Il ne nous reste plus à franchir que 145 Milles. Je consigne que le thermomètre a varié, durant le parcours, du + 27° à 10°. Les jours les plus chauds ont été entre Bahia et Dakar, et les journées les plus froides, en arrivant à Marseille.

Enfin, après une nuit de mauvaise mer, nous touchons à 8 h. du matin, le 19 mai, au port de Marseille. Nous descendons à l'Hôtel de la Poste; à 9 h. $\frac{3}{4}$, envoi d'un télégramme à la maison, conçu dans les mêmes termes que celui adressé de Buenos-Aires et qui est bien parvenu, tandis que celui de Marseille me revint, sans résultat, à l'hôtel. Le temps n'est pas agréable en ce moment à Marseille; aussi n'y faisons-nous pas long séjour.

Mai 20. — A 7 h. 30 du matin, départ pour Nice où nous arrivons par un temps clément à 12 h. Nous descendons à l'Hôtel de Berne.

Nous avons 4 heures pour déjeuner et visiter un peu la ville. Rapidement nous voyons le Nouveau Jardin avec sa Grotte; le Palais de la Jetée sur la mer et dans la construction duquel, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, on a mis un grand luxe; la Place Masséna, avec le monument de ce dernier, etc., etc.

A 4 heures, en tramway pour Monaco; y arrivons à 5 h. ½. Le château du Prince attire nos premiers pas. C'est un superbe édifice que nous ne pouvons voir qu'extérieurement. Sur les bords de la cour qui domine la mer en terrasse, se trouve échelonnées 12 pièces de vieux canons de divers calibres, à côté de monceaux de boulets en partie rouillés. Nous visitons également la Cathédrale, grand et beau monument, propriété du prince et entretenue exclusivement par sa maison. Mais le Musée des Sciences maritimes, qui est en voie de construction non loin de la Cathédrale, dépassera certainement cette demeure en magnificence et en grandeur, une fois achevée.

Monaco est relié à Monté-Carlo par la Condamina qui se trouve comme au fond d'un vallon sur le bord de la mer, tandis que les deux autres sont situés sur une colline et sur le flanc de la montagne.

C'est à l'Hôtel Beau-Rivage (Condamina) que nous descendons pour la nuit du 20 mai. Dans la soirée nous visitons les places publiques, ornées de fleurs aux dessins variés, de Monte-Carlo, que le départ du tramway dans la matinée du 21 nous permet de revoir encore, car on ne peut se lasser d'admirer ces merveilles que la nature, guidée par l'art horticole, y a fait naître.

A 8 h. 5, départ par tramway pour Menton. En nous rendant à la station nous faisons la rencontre du fils Crettaz Romain.

Rien de plus féérique que ce coup d'œil d'ensemble sur Monaco. Monte-Carlo et leurs abords sur la mer, lorsque sur la plate-forme d'arrière du tram, le voyageur se retourne sur le chemin parcouru, au contour du cap qui précède le cap St-Martin.

Les merveilles des constructions modernes se marient aux merveilles de l'horticulture pour parer cette contrée sauvage et stérile en elle-même.

Arrivés à Menton à 9 heures et quelques minutes, nous envoyons quelques cartes illustrées à nos connaissances, entre autres à nos cousins Imbiderland; visitons la ville en voiture pour gagner du temps et à 10 h. 32 nous prenons le train pour Vintimile où nous

arrivons à 10 h. 59, heure de Paris. La douane faite, il nous reste juste le temps nécessaire pour prendre à la hâte un peu de déjeuner au Buffet. A 12 h. 30 de Rome, nous partons pour Gênes. Ce trajet est de beaucoup moins intéressant et agréable que celui parcouru. La voie, au pied de la montagne, longe constamment la mer et souvent, particulièrement entre Savone et Gênes, elle rentre en tunnel dans la montagne. Avec passablement de retard le train nous dépose à Gênes, à 6 h. 18. Nous descendons au Moderne Hôtel, hôtel de premier ordre et au centre de la ville.

Dans la soirée, nous visitons quelques places intéressantes, entre autres le Jardin d'Histoire naturelle, l'Aquassola, etc., etc.

Le lendemain nous voyons le Camposanto (cimetière) remarquable par ses monuments. Autres lieux intéressants qu'il nous reste à voir : le Rhigi, où l'on peut se rendre en tramway et d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur la ville et les environs. Les forts.

Mai 23. — Départ de Gênes à 6 h. 52. Les nombreux tunnels traversés de Vintimile à Gênes me suggèrent, en partant, l'idée de noter ceux que nous allons encore franchir. J'en compte 18 de Gênes à Ronco, soit sur 22 km. Jusqu'à Ronco, la vallée est étroite, profonde et pauvre. De Ronco à Alexandrie, la vigne alterne avec les champs et jardins et mûriers.

Alexandrie est au nord : belle campagne, prés, champs et bois. A Valenzo commencent les rizières.

Après avoir voyagé en Italie par la pluie et la brume, nous arrivons à Sion par un beau soleil de printemps.

Fin de mes notes sur mon voyage à Cabral, province de Cordola, en 1907.

Fçois UDRY.